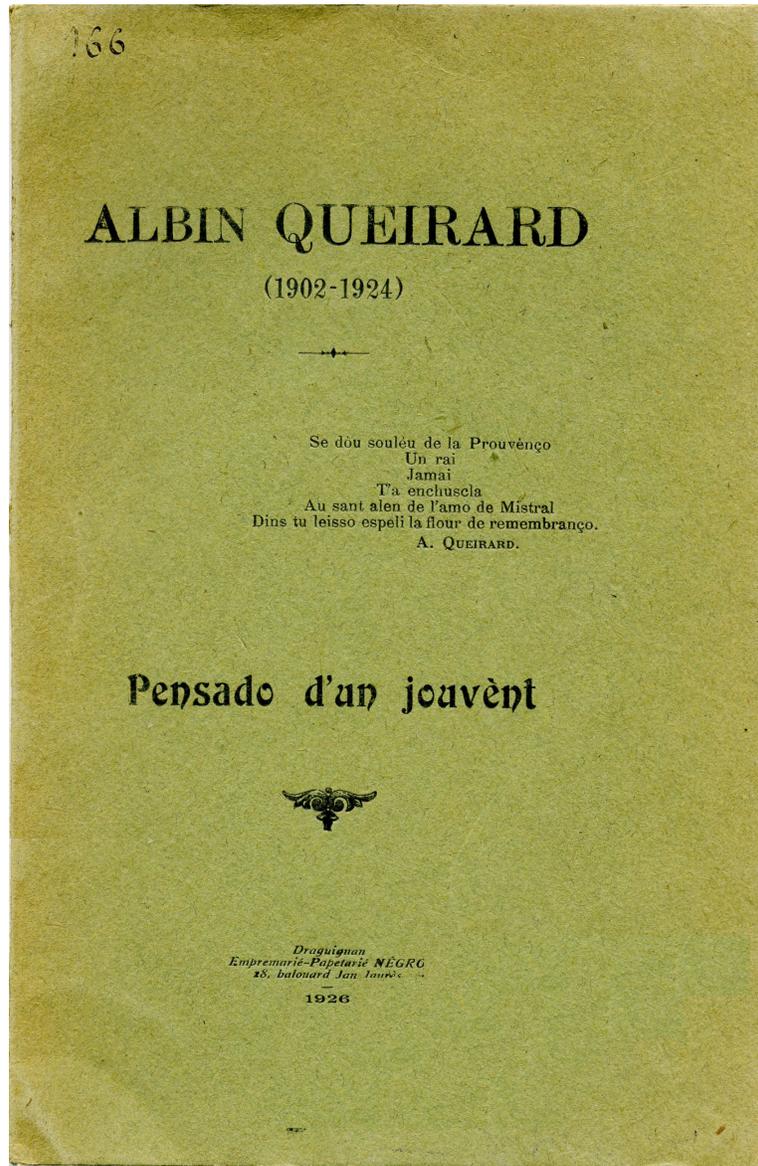


# ALBIN QUEIRARD

## *Pensado d'un jouvènt*



**Draguignan**  
Empremarié Papetarié NÉGRO  
28, balouard Jan Jaurès

1926

**ALBIN QUEIRARD**  
(1902-1924)

*Se dóu soulèu de la Prouvènço  
Un rai  
Jamai  
T'a encluscla  
Au sant alen de l'amo de Mistral  
Dins tu leisso espeli la flour de remembranço.*

A. QUEIRARD.

*Aquéli relicle d'un car ami, reculi de la man dòu felibre Gabrié Trotobas emé l'ajudo de si coulègo Marius Arra, Adrian Audibert e Faustin Barbaroux, soun dedica:*

*A sa maire, à soun paire, à sa sorre; à Francés Pelissier, à si mèstre; à si coumpan d'escolo; is enfant, sis elèvo; à touti aquéli que l'an ama e qu'èu amé.*

G. T.

ALBIN QUEIRARD nasquè à Gounfaroun, Var, lou 30 de mars 1902. De l'Escolo superiouro de Lorgues, intrè, en ótobre 1918, lou proumié de sa proumoucioun à l'Escolo nourmalo de Draguignan, d'ounte sourtè toujours en tèsto, en juliet 1921.

Sièis mes fagué la classo i nistoun de Sanàri e de Sièis-Four.

En mai 1922 anè faire soun sort dins lou 23en regimen de tiraiaire argerin en òcupacioun en Renaniò.

Nouvèmbe 1923 lou veguè de retour d'aquéu païs de languimen d'ounte adusié, pèr tout bèn, qu'uno peremounié que se n'en relevè que plan-plan. Pièi gaiard e countènt rejougné soun nouvèu poste à Souliès-Pont.

Lou 29 de juliet 1924 desfuntavo à Touloun après uno ouperacioun...

Que soun amo se siègue enaurado dins la plus auto de tóuti lis estello.

G. T.

*Je n'ai su me dérober à la cordiale insistance de M. Trotobas quand il m'a demandé quelques lignes de préface pour ce recueil assemblé par sa diligente amitié. J'éprouvais cependant une gêne singulière et comme un recul immédiat à l'idée d'évoquer la mémoire de Queirard ailleurs que dans des entretiens d'amis ou dans d'intimes songeries. Ne se fût-il pas offensé, en effet, qu'on vînt parler de lui comme d'un écolier, même exceptionnel, et qu'on parût vouloir prendre sa mesure? Lui seul, dans sa réserve pudique et fière, pouvait connaître sa valeur et celle de l'œuvre dont il sentait gonfler les germes en lui. A le juger ici, je croirais sentir peser sur moi, comme un reproche d'indiscrétion, son pénétrant regard.*

*De tels élèves avivent en nous le regret et presque le remords d'être souvent inégaux à notre fonction. Je sais bien qu'ils sont capables de suppléer royalement à nos insuffisances. Comme le disait Queirard, avec autant de grâce que de force, dans un devoir sur le respect dû à l'enfant: C'est la poussée de la plante et non les soins du jardinier qui suscite "l'œuvre de croît", fait éclore les bourgeons et s'épanouir les fleurs. De même l'enfant et l'homme se développent du dedans. Devant le bloc de marbre qu'il va façonner, le sculpteur peut bien dire:*

*Sera-t-il dieu, table ou cuvette?*

*C'est de lui seul que dépend le résultat. Mais nous prêterions à sourire en revendiquant même mérite — ou même responsabilité — dans l'avenir de nos élèves.*

*Notre zèle inquiet ne serait-il ainsi qu'illusion? Non pas. Le paysan méditatif dont Queirard nous rapporte la leçon précise bien notre part. Il sait bien que sans lui la vigne chercherait seule sa nourriture et mûrirait sa grappe. Mais elle risquerait fort de s'étioler dans un sol ingrat ou sous l'atteinte des parasites. Il n'est donc pas indifférent, même pour un plant de marque et vigoureux, d'être cultivé avec autant de science que d'amour. Ainsi pouvons nous procurer à nos élèves, au moment où leur esprit en sent plus ou moins clairement le besoin, les enseignements, les sujets de réflexion, les moyens de travail, les jeux aussi et les rêves même fautes desquels d'heureuses dispositions sont exposées à dépérir ou à végéter, au grand dommage de l'âme entière. Les esprits les plus distingués ne sont pas à l'abri de cette disgrâce: ils trahissent parfois dans leur maturité les lacunes de leur éducation première.*

*Mais pour procurer en temps opportun à chaque intelligence, à chaque conscience, à chaque caractère ce que réclame son harmonieux équilibre, il nous faudrait connaître à tout instant, les besoins et les forces de chacun de nos écoliers et il nous faudrait aussi trouver en nous-mêmes les ressources appropriées. Voilà en*

*deux mots, je crois, toute la difficulté de notre tâche.*

*Et d'abord, connaissons-nous bien nos élèves? Hélas! Que d'illusions paresseuses nous avons à ce sujet! Il est sans doute plus facile de lire dans une âme puérile que dans le cœur secret et l'esprit en défense des adolescents.*

*Mais pas plus en cette matière qu'en toute autre — et beaucoup moins peut-être — il ne suffit que l'objet s'offre à nous sans voiles pour que nous en prenions une vue exacte. L'idée que nous nous faisons de toutes choses est comme la réfraction de leur image à travers notre prisme mental et sentimental. Or, nous avons des esprits et des cœurs de vingt ans, de trente ans, de cinquante ans et plus. Il nous faudrait sortir de nous-mêmes et nous refaire en quelque sorte des âmes d'enfants pour bien comprendre les âmes enfantines. Certains maîtres, ceux qui furent marqués du signe des élus, ceux qui ont la vocation, sympathisent ainsi dans l'effort avec leurs élèves. L'unisson ou du moins la correspondance s'établit d'emblée.*

*Mais à tous ceux que n'éclaire pas la divine intuition, quelle science psychologique et quelle maîtrise de soi, pour y accorder ensuite leur action, seraient à chaque instant nécessaires! Les goûts de l'enfant ne sont pas les nôtres, sa logique n'est pas celle de notre âge, et ses écarts de sensibilité nous déconcertent, quand il passe de l'apparente dureté de cœur (cet âge est sans pitié!) aux élans de tendresse qui bouleversent délicieusement le cœur des mères. Tantôt il cède à des tentations dont la futilité ne nous est plus concevable, tantôt nous sentons que nous pouvons compter sur sa conscience et son zèle idéaliste plus que sur le cœur incertain ou sceptique des hommes faits. Cela nous le savons tous. Et cependant nous enseignons dans nos classes, disait déjà Rousseau, ce qu'il importe aux hommes de savoir plutôt que ce que les enfants sont en état d'apprendre. Et nous élaborons des systèmes disciplinaires qui reflètent notre tempérament, autoritaire ou libéral, au lieu d'être accordés aux cœurs de nos écoliers.*

*Le philosophe américain Emerson a prononcé là-dessus un mot rude auquel aurait souscrit Queirard:*

*- Etes-vous si content de vous-même que vous vouliez former les autres à votre image au lieu de respecter leur originalité? Ne nous imposez donc pas votre copie: un exemplaire suffit!*

*Connaître l'enfance en général n'est en effet que le commencement de la sagesse pédagogique. Le bien ce serait d'étudier chaque enfant en particulier pour discerner sa façon propre de concevoir, de sentir et de réagir. Les éducateurs psychologues nous offrent aujourd'hui des séries de tests pour dégager les caractéristiques de nos élèves. Usons largement des procédés de la science nouvelle qui, sans méconnaître les nécessités de l'éducation collective, évoque et commence à réaliser "l'école sur mesure" où l'enseignement et l'éducation seraient individualisés, c'est-à-dire appropriés aux ressources intellectuelles et morales de*

chaque élève. Mais joignons-y l'amour des enfants car la sympathie est la première condition pour voir clair dans les âmes.

Queirard éprouva cette grâce dès sa première classe à l'école annexe. Il aima tel écolier pour sa vivacité et tel autre pour son application. Eh bien! tous les enfants offrent ainsi quelque trait sympathique qui devrait les caractériser à nos yeux. Un conte arabe dit qu'un berger reconnaissait à quelque tare chacune des bêtes de son troupeau: celle-ci boitait, celle-là avait l'oreille déchirée et cette autre portait une cicatrice au flanc. Ne soyons pas de tels bergers, qui ne voient que les défauts! Tâchons de connaître intimement chacun de nos élèves — par les tests et l'observation familière — mais appliquons-nous surtout à découvrir leurs beaux côtés, afin de les aider à dégager le meilleur d'eux-mêmes. Et quand nous leur prêterions un peu plus de vertus qu'ils n'en ont présentement, cet optimisme ne pourrait-il agir sur eux à la façon d'une heureuse suggestion? Connaître et aimer nos élèves, non pas en bloc mais en donnant à chacun sa place dans notre affection éclairée, tel est notre premier devoir.

Mais cela ne suffit pas pour être un très bon maître. Il faudrait encore trouver en soi tout ce que nos élèves attendent de nous. Il faudrait avoir l'esprit riche de science et fleuri de poésie: il faudrait avoir le cœur abondant et fort; il faudrait entretenir en soi, par la culture intellectuelle et morale, assez de sources de vie pour que tous puissent y venir étancher avec délices leur soif de savoir, de comprendre, d'aimer et d'agir. On ose à peine songer à cet idéal de l'excellent maître tant on se désole aussitôt de sa propre indigence.

Il faut s'appliquer cependant à s'en approcher chaque jour. Queirard nous dit comment il y travaillait: il lit les grands écrivains de Dante à Anatole France, il médite, il écrit pour mieux élaborer sa pensée. Mais le riche trésor où il compte surtout puiser pour ses élèves, c'est l'œuvre de Mistral. Il en parle avec ferveur parce qu'il y trouve la noblesse des sentiments alliée à la beauté de l'expression. Son culte du poète n'est pas d'ailleurs qu'une délectation littéraire: c'est une communion filiale avec l'âme de la petite patrie, et l'ardent désir de faire avec son aide œuvre d'éducation profonde et presque de régénération y a autant de part que la jouissance esthétique. Ainsi Queirard fonde intimement sa culture et son plaisir avec l'ambition de mieux remplir sa fonction. Il n'expédie pas au plus vite sa tâche professionnelle afin de pouvoir "travailler pour soi" comme disent volontiers ceux que leur égoïsme ou leur infatuation rendent malhonnêtes dans l'accomplissement de leur métier: mais il élève, pare et parfume son esprit et toute son âme par conscience professionnelle autant que par goût spontané de la richesse morale et de la beauté.

Par une heureuse fortune il découvre, dès son entrée dans la fonction à laquelle il

*apporte ainsi toutes les ressources de sa précieuse nature, l'inépuisable viatique pour lui et pour ses élèves. L'œuvre de Mistral lui paraît magnifiquement humaine et jalousement provençale à la fois. Elle peut être pour les petits Provençaux ce qu'était pour Antée la Terre maternelle: à son contact ils retrouveront les forces vives de leurs aïeux! Grâce à elle ils conserveront, dans la mêlée des peuples, l'originalité de leur race. Jusque dans son enchantement, Queirard garde une si parfaite mesure que les plus déterminés Francihots peuvent saluer ce beau zèle. Mais certains Provençaux eux-mêmes ne sauraient s'abreuver comme lui à la Coupo Santo. La langue de Mistral exige une initiation qui n'est point un jeu pour tout le monde. Où donc, profanes, alimenterons-nous nos esprits et nos cœurs?*

*Il ne faut point attendre l'inspiration: il faut la chercher et au besoin la forcer. Que chacun se mette courageusement en quête, non pas en goûtant superficiellement toutes choses — ce n'est pas ainsi qu'on s'attache à rien — mais en se donnant assez pour être payé de retour. Au reste, il ne s'agit point d'acquérir une information encyclopédique. Il serait sans doute heureux pour nos écoliers que nous soyons, à la leçon d'histoire, suggestifs comme Chateaubriand, dont l'évocation des Francs enthousiasmait Augustin Thierry, et qu'à la leçon de choses nous les émerveillions comme eût pu le faire l'entomologiste Fabre. Mais malgré l'abondance d'excellents ouvrages de haute vulgarisation qui permettent d'acquérir agréablement des clartés de tout, cette entreprise serait évidemment téméraire et de plus elle ne s'impose pas.*

*L'essentiel en effet c'est, selon une image familière, de garder sur la vie des fenêtres ouvertes par où nos élèves regarderont avec nous. C'est, sans métaphore, d'entretenir en soi l'humanité. Queirard le dit avec une vivacité juvénile à ceux qui croient bien faire en se dispersant dans des lectures désordonnées: ils énervent leur esprit au lieu de le fortifier. Comme il vaudrait mieux avoir une marotte! dit-il. Sans doute, à condition qu'elle profite au métier autour duquel doit graviter notre pensée. Toute lecture, tout voyage, toute conversation peuvent nous être occasion de butin si nous nous gardons de l'engourdissement qui menace notre intelligence bien plus tôt qu'on ne le croit généralement. Mais de même qu'on se préserve de l'ankylose physique par le sport, la gymnastique de chambre, la marche quotidienne ou simplement par le jardinage, ainsi peut-on entretenir en soi le goût de la pensée et la générosité du cœur par des études bien différentes. Tous nos enseignements en seront vivifiés. C'est par là qu'une leçon devient un acte d'éducation intellectuelle, un éveil et une fécondation de l'esprit, au lieu de n'être qu'un apport stérile et parfois encombrant, tel un fardeau qui nous empêche de regarder autour de nous et de tirer plaisir et profit du spectacle que nous offre le monde.*

*Que chacun se cultive donc selon ses goûts spontanés ou acquis. Ceux qui aiment*

*les méditations morales admireront la fermeté stoïcienne dans le manuel d'Epictète et les Pensées de Marc-Aurèle; ils se pénétreront, dans l'Évangile, de charité fraternelle; ils se prépareront aux résignations nécessaires en fréquentant le moine de l'Imitation; ils éclaireront enfin et fortifieront leur volonté de justice parmi les philosophes de la démocratie contemporaine.*

*Ceux qui se sentent attirés davantage par l'œuvre anonyme de l'humanité collective suivront dans l'histoire la tragique et généreuse aventure de nos pères qui nous ont préparé une vie meilleure. Ne suffit-il pas à Queirard d'avoir feuilleté quelques papiers jaunis dans les archives d'un village pour sentir qu'il y a là de quoi remplir les loisirs studieux de toute une vie?*

*Et ceux que leur curiosité oriente plutôt vers la nature s'instruiront et s'émerveilleront de la mer ou de l'insecte, de la terre ou des plantes qu'elle nourrit et qui la parent, des ondes mystérieuses et comme spirituelles dont l'harmonie ne se révèle qu'à ceux qui les appellent, ou encore des astres sans nombre qui font les nuits splendides. En vérité, si nous avons l'œil éteint et la vie triste, l'esprit vide et le cœur indigent, ce n'est point faute de ressources dans le monde. C'est parce que nous nous recroquevillons dans notre chétive individualité au lieu de tendre notre esprit et notre cœur à la nature ou aux hommes. Selon la belle image de Guyau, la vie comme la flamme ne s'entretient qu'en se communiquant à de nouveaux objets. Sortons donc de nous-mêmes et donnons-nous sans parcimonie si nous voulons vivre et non végéter. Et quand nous serons des foyers de vie profonde et chaleureuse, nous rayonnerons sans effort dans nos classes.*

*Si Queirard eût vécu, sa supériorité pouvait nous décourager de suivre son exemple. Mais il ne nous laisse que les suggestions de son adolescence et c'est assez pour éclairer et stimuler notre zèle. Communions donc avec son esprit et son cœur non pas simplement en lisant le peu qui nous reste de lui, mais en tendant, chacun selon nos forces, à l'idéal d'éducateur qu'il eût si bien réalisé.*

A. GILET.

## DE L'OUSTALET DE FONT CLAUVISSO

*Lou 25 de Janvié 1926*

Crudèlo mort perqué nous l'as pres!

Vous sarié agradiéu, moun car Trotobas, d'avé moun òupinioun sus voste brave coulègo Albin Queirard, aquèu jouvènt tant amable, tant bon e tant digne que la mort a sega crudelamen tant lèu e tant vite, leissan dins la desoulacioun un paire, uno maire, uno sorre que soun incounsoulable e tant d'ami de tout age e de touto coundicioun que n'en gardaran sèmpre un pïous souveni.

Me fau un devé e un ounour de vous la douna. Pèr acò pode pas miés faire que de me remembra la proumiero fes que Queirard venguè me vèire à moun Oustalet, sus la routo de Grasso: — Moussu, que me diguè, sias felibre. Iéu siéu un elèvo de l'escolo nourmalo; vuei siéu de sourtido e vène vous demanda quauquis entre-signè. Voudriéu saupre ço qu'es un felibre, ço qu'es vosto dòutrino, voste ideau, vòstis espèr. Voudriéu, Mèstre, voudriéu saupre, perque sente dins iéu, dins lou founs de ma pensado, un quaucarèn que me pivelo, que me parlo de la Prouvènço, de sa lengo encantarello, de soun istòri ounourablo, un quaucarèn que pode pas defini mai que me pouso à veni vers vous pèr vous demanda umblamen de me durbi la draio de voste ideau.

Ah! moun brave Trotobas, quento revelacioun e quent'escoulan! Tout aurihous, bevié dis uei mi paraulo, qu'enaauravon la fe e la scienci di primadié de Font-Segugno, l'enavans e l'estrambord di jouine felibre e la noblo toco de nòstis escolo ounte, souto l'estello i sèt raïoun, règnon toustèms l'amista, la frèïresso e l'independènci. Bèn de fes es revengu quand èro de sourtido. Cade cop lou vesiéu arriba emé mai d'afecioun e de fe. E faliè l'ausi: soun cor se durbiè à l'ideau felibren coumo uno miougrano boudenflo que se crèbo e fai trelusi au grand souléu si pichoto grano rouginello, perlo d'amour e de bèuta. Un jour, d'escoundoun, me faguè legi quauqui vers simple, mai agradiéu que noun sai, moute soun ispiracioun de pouèto prenié voulado coumo un enfourniéu qu'a pu besoun de la becado. Es de l'Oustalet que ié partiguè la belugo qu'aflameguè soun amo de felibre. Ah! de tout segur, en fasènt camin dins la vido, aurié ilustra nosto Prouvènço soubeirano.

Crudèlo mort perqué nous l'as pres!

Francés Pélissier,  
*felibre mantenèire,*  
*cabiscòu de l'Escolo dòu Dragoun.*

## SOUVENIRS

Je connus Queirard en juillet 1918 à Draguignan. Nous nous présentions au concours d'entrée à l'Ecole normale. A l'hôtel où nous étions descendus, Lorguais et Toulonnais, je fis sa connaissance.

Je l'aimai: sa modeste origine, son air tranquille et doux, sa réputation de bon agirent sur moi comme un charme. Et notre première conversation fut déjà une douce conversation d'amis.

Il me plaît d'évoquer ici son image abrité sous un clair panama légèrement relevé d'un côté, un visage rose, des lèvres rouges, charnues sans excès, avec une grande finesse de modelé, d'admirables yeux noirs..., un costume gris d'un goût sobre..., des gestes lents, une voix agréable, bien timbrée, un peu chantante, un peu traînante... Oh! regret de ne plus le voir...

Il lui arriva un étrange accident pendant la nuit qui précéda l'oral: des maux de tête le fatiguent le soir; il se couche, il délire. Il délire pendant des heures. J'allai le voir dans une chambre obscurcie à dessein, des camarades silencieux; mêlé à eux, je contemplai le pauvre être affolé; et des larmes montèrent à mes yeux. Une première fois il touchait des épaules.

L'étrange fut que le lendemain matin il se leva dispos. Le soir amena son succès: on sait qu'il fut reçu premier.

Les vacances qui suivirent furent pour nous deux une belle époque. Je n'y pense pas sans tristesse.

Il était au Pradet, avec ses parents, moi à Toulon. Lettres et visites, quoique rares, enchantèrent les jours ensoleillés.

Tout au long de la journée, il travaillait avec ses parents, fermiers d'une vaste vigne: il aimait la terre. Là, il lisait assez peu, écrivait moins encore.

Je n'ai plus ses lettres si fraîches.

Au début, nous nous posions des questions d'ambitieuse philosophie, pour nous connaître et nous exercer. Il ne se plut pas trop à ces jeux. Et bientôt ses lettres ne contiennent plus que le récit pittoresque de ces journées qu'il vivait de tous ses poumons, de tous ses yeux, en saine poète.

Déjà il s'intéressait au félibrige. Il ne manqua pas, dans une visite que je lui fis, de me lire des fragments de prose et de poèmes provençaux qu'il avait dénichés dans la modeste collection Gauthier.

La vie en commun à l'Ecole, loin de resserrer notre amitié, l'affaiblit des tempéraments, des goûts trop différents nous isolèrent un peu... C'est l'âge des

aventures intellectuelles: on vague; chacun prise la direction choisie au dépens des directions voisines; l'amour de son propre travail se double, chez chacun, d'une incompréhension puissante de l'œuvre d'autrui. Plus tard, ces explorations finies, une même lassitude nous ramène au port; alors s'échangent les récits, dont la diversité n'engendre plus qu'amour. C'est ainsi que, trottant quelques années, éloignés l'un de l'autre, nous nous retrouvâmes vers notre vingt-troisième année pour nous perdre ensuite à jamais.

En première année, Queirard fut le bon élève, appliqué, studieux, prenant au sérieux ses devoirs.

C'est l'époque où nous allions lire, durant les promenades étouffantes de poussière et de soleil, à l'ombre déserte des pins, la *Phèdre* de Racine. Les mots cadencés nous grisaient.

Je n'ai pas souvenance de discussions intellectuelles.

En 2<sup>me</sup> et en 3<sup>me</sup> années, bibliothécaire, il se sépara de nous: le plus souvent, il méditait ou lisait dans l'accueillante bibliothèque de l'Ecole. Il commençait à vivre véritablement de la vie de l'esprit: la demie indifférence qu'il avait pour le travail de classe, où il réussissait toujours, le marquait assez bien. Son esprit flottait, agité du souffle d'une douce poésie.

Vers ce temps-là, il apprit à jouer du galoubet; il composa au moins le premier de ses sonnets (en provençal); il alla chez M. Pélissier.

Et il faisait des lectures de *Mireille* à une dizaine de ses camarades, sous le large et bas kaki...

La poésie le tenait au cœur et venait transfigurer sa vie.

Il devint peu communicatif, non pas sombre: il y avait encore de beaux soleils dans la semaine, lorsqu'il allait voir M. Pélissier.

Je crois qu'il s'est dépeint à cette époque, avec ce bel accent de sincérité mâle qui est sa caractéristique, dans un morceau que je vais citer.

Rien n'indique que ce soit une confession, sinon certaines réflexions répondant nettement au reproche que je lui faisais de son indifférence philosophique:

Il (Mistral) a mis dans ses personnages cet idéal de beauté que les Grecs ont légué, en France, à leurs descendants. Ces derniers ne désirent pas les belles choses pour jouir brutalement de leur possession; ils les adorent avec une sorte de mysticisme; ils en portent l'image dans leur cœur cependant que leur âme, plongée dans l'extase, les fait vivre en des rêves enchantés. Ayant jugé une fois pour toutes notre pauvre monde, ils se renferment le plus souvent dans cette vie intérieure, tout idéale, et n'apportent plus, dans l'autre existence matérielle qu'ils doivent pourtant consommer, que cette sagesse et ce scepticisme souvent pris pour de l'indifférence. Mais ceci, ceux qui ne sont pas nés dans notre pays et qui n'ont pas vécu longtemps, longtemps, parmi nos paysans, ne voudront jamais l'admettre.

Tel, selon moi, s'est dépeint, discrètement et avec précision, notre ami. Je le quittai sur cette impression, dans l'été de 1921, qui marqua la fin de nos études à l'Ecole normale.

Je le retrouvai à Toulon, par hasard, trois ans après, à Pâques 1924.

Aminci, grand, pâle: conséquences d'une bronchite qui l'avait affaibli durant son service militaire.

Il me parla quelque peu de musique et presque aussitôt, sous le hall indifférent de la gare, de Dieu.

— Ayant jugé une fois pour toutes notre pauvre monde, ils se renferment le plus souvent, dans cette vie intérieure, tout idéale...

J'en fus surpris et, gravement, heureux.

Nous parlâmes à âme ouverte, sérieusement, plus d'une heure, en ce jour finissant d'avril. Et je jouis encore de l'austère plaisir de voir une âme profondément aux prises avec elle-même.

Je ne veux point dénaturer nos propos par de fausses précisions: plus d'une année s'est écoulée et, des paroles envolées, persiste seul un immatériel et imprécis sillage, — avec ce détail: qu'il lisait la *Vie de Jésus* de Renan. Il n'eut pas le temps de l'achever: dans la petite bibliothèque où reposent ses livres et ses cahiers, le volume n'a pas la moitié de ses feuillets coupés...

Souvenirs discontinus, vous ne couvrez que quelques lignes. J'ignore comment, grâce à elles, Queirard pourra vivre dans l'âme de ceux qui ne l'ont pas directement connu. Que l'affection que je t'ai portée et te porte, cher Albin, sorte doucement d'elles, comme un parfum discret... Ta pudeur aurait souffert que j'en accusasse davantage la profondeur et la pureté.

Louis Maggiani.

## MAI 1922 — NOVEMBRE 1923

J'ai connu Queirard peu après notre commune arrivée au régiment, à la suite d'un incident qui mérite d'être rapporté car il souligne bien une des faces de son caractère. J'étais, je me souviens, au milieu de quelques camarades, discutant à propos de je ne sais plus quoi, lorsque je laissai échapper un mot emprunté au pathos et qui sentait le pédant d'une lieue.

Mes auditeurs en furent visiblement impressionnés; mais j'avais compté sans un petit jeune homme qui m'était inconnu et qui s'écria d'un ton moqueur: — oh! oh!

un dico... par pitié. Je toisai l'interrupteur sans répondre et j'allai peu après aux renseignements. J'appris ainsi qu'il se nommait Queirard, couchait dans le même baraquement que moi et jouait du galoubet.

Queirard avait en effet emporté une petite flûte sur laquelle il s'amusait quelquefois. C'est ainsi que je l'entendis un soir jouer le *Tambourin* de Rameau.

M'étant approché, je lui demandai s'il connaissait certains morceaux que j'aime particulièrement.

Il en exécuta quelques-uns aimablement et parut avoir oublié notre collision de la veille.

Il me dit plus tard qu'un homme qui aimait la musique ne pouvait être un philistin.

La conversation commencée à propos d'un sujet qui nous était cher devint promptement cordiale et nous achevâmes la soirée à nous entretenir de musique et de musiciens.

Je passerai sur certains faits qui ne peuvent avoir de l'importance que pour moi. Dépourvus d'intérêt en apparence, ils constituent quelques-unes de ces causes par lesquelles une simple camaraderie se transforme en vivace amitié. Bref, nous devînmes inséparables et nos moments de loisir étaient employés à de longues conversations.

C'est ainsi que j'ai pu apprécier l'esprit et le cœur de notre cher disparu.

Que de soirées délicieuses passées à solfier ensemble une sonate de Mozart ou une page de Wagner!

Le clairon sonnait l'extinction des feux et dans la caserne, soudain obscure et silencieuse, nous jouissions de l'immunité qui autorisait la lumière dans les bureaux après l'heure réglementaire.

Nous baissions la voix pour chanter, ou bien, délaissant la musique, nous lisions chacun de notre côté, nous interrompant parfois pour échanger nos impressions.

Quelquefois, il me parlait de ses élèves et c'était toujours avec émotion. Il avait la vocation de l'enseignement.

- Tu ne peux imaginer, me disait-il, quelle joie c'est pour moi de voir une jeune intelligence s'affermir et croître un peu grâce à moi. L'enseignement est le plus noble des métiers car c'est lui qui forme les cerveaux et fait un homme cultivé d'un petit animal.

Que ne puis-je ressusciter telles conversations! Malheureusement, la mémoire des mots me fait défaut et seul le souvenir de l'impression que j'en ai eu, subsiste.

Indifférent et même hostile au vulgaire, Queirard avait pour ses amis des attentions qui allaient droit au cœur.

Je me souviens de lui avoir exprimé un jour le désir de lire *Madame Bovary*. Le lendemain, il achetait le livre et me l'envoyait.

Hormis ceux qui le connurent personnellement, je n'espère point être cru sur parole

lorsque j'affirme que Queirard, si quelques années de plus lui eussent été accordées, eût matérialisé génialement les dons exceptionnels de son exquise personnalité.

Ce qui surprenait dès l'abord chez ce jeune homme, c'était une extrême pureté de mœurs bien rare à cet âge ordinairement tumultueux.

Nulle pruderie ridicule ou scrupules d'une conscience timorée n'en était cause. C'était simplement l'effet d'un discernement profond qui lui faisait écarter ce qui aurait pu ternir les rêves par lesquels et pour lesquels il vivait.

- J'adresse quelquefois mes réflexions à des êtres imaginaires, m'écrivait-il dans une de ses lettres, correspondance originale s'il en fut!... la seule qui m'absorbe durant des soirées entières, où je parle de moi à un autre sans aucune gêne, où je conte mes peines, mes souvenirs sans aucun apprêt alors qu'on me cherche en vain dans les pages que je suis contraint de rédiger.

Je l'ai vu, dans cette vie militaire si opposée à son caractère et dont la vulgarité constante offensait brutalement sa fine nature d'artiste, complètement détaché des préoccupations qui nous absorbaient tous.

Indifférent aux vexations (qui se transformèrent d'ailleurs en considération élogieuse dès qu'il fut mieux connu de ses chefs), il subissait dédaigneusement l'inévitable.

— Qu'importent, me disait-il souvent, les circonstances extérieures?.

— Elles ne sauraient m'affecter puisque je vis pour les idées que je porte en moi.

Ce stoïcisme n'allait pas sans de périodiques découragements: c'était sa chère Provence qui le hantait!

*Mireille* était alors le palliatif auquel il avait recours.

L'œuvre du grand Mistral a, depuis Lamartine, suscité bien des admirations, mais je doute qu'il en ait été une de comparable à la dévotion passionnée de Queirard pour ce divin poème.

On a coutume de mesurer la valeur d'une intelligence à l'importance de son œuvre matérielle et d'aucuns s'étonneront de notre admiration devant une production pour ainsi dire nulle.

Queirard m'écrivait quelque part:

— Je pense beaucoup, j'écris peu. Les mots ne peuvent suivre les images dans leur passage rapide; les idées vont trop vite; pour les fixer, il faut les ramener, les retenir, les ranger. J'aime mieux les laisser aller.

Il pensait à haute voix et seuls ceux qui avaient la bonne fortune de recueillir ses propos en connaissent la rare excellence.

On me demandera quelles étaient ses convictions. Il n'en avait point; et je l'ai souvent vu rejeter ce qu'il avait admis un instant auparavant.

Je l'ai longtemps cru déiste, maintenant je ne sais plus! Le savait-il lui-même? J'en doute. Il ne m'a jamais rien confié de précis là-dessus.

Dans tous les cas, je puis affirmer qu'il n'était pas catholique orthodoxe. Sa tendre

nature s'insurgeait devant certaines brutalités dogmatiques.

Durant son séjour à l'hôpital de Wiesbaden où il soignait une pleurésie, Queirard avait découvert Renan.

La forme éblouissante de ce maître styliste l'avait subjugué au même titre que sa pensée subtile.

Cet enthousiasme m'avait fait bénéficier d'une longue lettre accompagnée de quelques pages extraites de *L'Avenir de la Science*. Ce furent nos dernières relations épistolaires.

Quelques jours après, à la veille d'être libéré, je retournai à Wiesbaden où j'allai le voir.

Je le trouvai impatient et agité de ne pouvoir partir jusqu'à son complet rétablissement.

Notre séparation fut triste; nous nous étions fait une fête de ce départ qui avait pour lui l'importance d'un symbole. Hélas! je ne me doutais pas alors que nos adieux seraient définitifs.

Qu'on me pardonne si je n'écris pas ici quelques lignes dans le genre oraison funèbre! Queirard, qui n'aimait pas les effusions, les jugerait déplacées et je me souviens de certain conte de Villiers de l'Isle-Adam où il est un peu question de cela et qu'il aimait beaucoup. J'ai essayé d'esquisser un portrait bien imparfait de notre ami tout en demeurant fidèle à mes souvenirs. Si je n'ai pas réussi, je désirerais qu'on ne doute pas de l'excellence de ces derniers et que la faute m'en soit, de plein droit, imputée.

Pascal Lagani.

*Novembre 1925.*

*On n'écrit pas ce que l'on sait, voyez-vous, on n'écrit et on ne peut écrire que ce que l'on est.*

*C'est bien pourquoi, n'eût été le sentiment d'un pieux devoir, cette page n'aurait pas quitté le carton secret d'où je la tire, avec quelques autres, de temps en temps, rien que pour moi.*

*Je devais la connaître seul, mais qui a jamais refusé la fleur de son jardin, humble ou superbe, à la diligente main qui fait des couronnes?*

*Tourtour, le 30 juillet 1924 (20 heures).*

Cette journée s'est écoulée comme toutes: lassante au plus haut point! J'ai beau tirer sur mes épaules, elles restent douloureuses et j'y pense. Ma chambre est humide de

la dernière averse et le plafond jauni de crasse infiltrée; au bout d'une poutre, une goutte, allongée pour la chute, hésite encore... Ma lampe n'est pas garnie; mon réchaud, sec; j'ai mal dans le dos!... Dans ce long corridor de presbytère désaffecté, le moindre vent hurle et tend les nerfs comme des cordes...

— Secoue-toi, voyons; secoue-toi!

Mais Pierrot, compagnon assidu des fins de jour tristes, fidèle et malheureux ami est déjà là, qui, de ses lèvres blanches murmure à peine:

— Il pleure dans mon cœur. Comme il pleut sur la ville... Oh! ce que j'ai le cœur gros, ce soir, et la gorge serrée!.....

Dans le lointain, violettes et bleues, comme peintes, les Maures se dessinent et mes yeux longuement s'y attachent, jusqu'à ne plus voir. Puis, tout devant moi, me heurtant presque les cils, des noms ajustent leurs lettres de métal fin: châtaigniers, genêts d'or, tambourins et... Queirard. QUEIRARD, en majuscules d'épitaphe, énormes et blanches!

Des rythmes joyeux me parviennent, des farandoles surgissent, de lents tambourinaires débouchent enfin et les fraîches joues bien rondes, bien jeunes, bien vivantes de ce pauvre Albin modulent:

E sian de Trans, Draguignan, Gounfaroun  
Dansan bèn miès que li fiho de Ièro!...

Il n'est pas mort, Queirard!

Drôle de cerveau, quand même! suis-je fou? Les jeunes filles sont passées, les galoubets se taisent, la poussière retombe et, au détour d'une allée, d'autres gens reviennent, tête nue, un mouchoir dans la bouche... Un double tour de clef difficile... Queirard est mort!

Oh! ce n'est pas d'un revers de main sur le front que fuient ces chagrins-là!... Mais de quoi, cependant, mes larmes de ce soir sont-elles faites et combien de vieilles peines s'ajoutent-elles encore à ce deuil nouveau pour gonfler mon cœur? Non, non, cher Albin, c'est bien ma pire peine, va, que de t'avoir perdu. Et si cet autre coup rouvre tant de blessures qui saignent toutes, si je ne sais plus laquelle est la plus profonde, de la plus ancienne ou de la plus récente, ne m'en veux pas, dis! Toutes mes larmes sont pour toi et il me plaît que mes joues en ruissellent, que mon cahier en soit taché, ma tête assommée, mon cœur fourbu. Prends-les, ami, et là-haut, de tes doigts légers, de temps en temps, fais-les tinter, comme des perles, dernier cadeau!

Emile Meissel.

# L'UTILISATION DE L'ŒUVRE DE MISTRAL

## à l'école primaire

A-de-rèng beguen en troupo  
Lou vin pur de noste plant!  
Coupo santo  
E versanto  
Vuèjo à plen bord,  
Vuèjo abord  
Lis estrambord  
E l'enavans di fort!

*Tour à tour buvons ensemble le vin pur de notre crû!  
Coupe sainte et débordante, verse à pleins bords,  
verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts.*

MISTRAL.

Les félibres chantent ces vers lorsque réunis, chaque année pour fêter la *Santo Estello*, ils boivent tour à tour, dans une coupé consacrée, le meilleur vin qui ait mûri en Provence. L'hymne est solennel; l'attitude grave et la pensée pieuse. On devine l'enthousiasme contenu qui anime ces hommes:

— Chaque fois, me disait l'un d'eux, quand, à la table des poètes provençaux, mon tour vient de porter le brinde, l'émotion me saisit. En voyant pétiller, dans le creux de vieil argent, la liqueur brune et vive, je sens mon cœur déborder d'amour et d'allégresse et tout mon être s'exalter. Ce vin nous enchante: il a dérobé tant de rayons au soleil d'été que leur brusque échappée ensoleille notre âme, et le parfum qu'il a pris au thym tout de suite nous grise. Quel arôme! lui seul peut vraiment nous enivrer! Nous le connaîtrions entre mille! — C'est lui, disons-nous, c'est le muscat de Baume ou le Férigoulet de Graveson; c'est le Châteauneuf-du-Pape! O le bon vin de choix, vif comme le pinson et roux comme la prune: il y a dans sa couleur brune le sang de la jeunesse et le feu des chansons (Anselme Mathieu). Il nous pénètre et nous transporte; il fait vibrer toutes les fibres de notre cœur en ravivant de doux souvenirs et en fortifiant les plus chères espérances. Il élève aussi notre âme vers des pensées plus belles, l'éloigne du laid et du vulgaire, et vraiment, je ne sais quel désir nous vient de faire de grandes choses et quels sentiments plus généreux s'éveillent en nous en chantant: — Verse à flots les enthousiasmes et

l'énergie des forts. Mais il nous est cher surtout parce qu'il symbolise notre pays, il rappelle son passé; il apporte ce qui monte de sa bonne terre embaumée; et avec les vertus fortes de la race, les mœurs simples et rudes de ses habitants, c'est toute la Provence qu'il dresse à nos côtés. En nous sentant si près d'elle, nous reprenons confiance; nous voyant environnés de choses familières et aimées, nous osons être nous-mêmes entièrement; à l'aise dans notre milieu, nous agissons librement avec plus d'assurance et, dans l'acheminement confus des peuples vers un idéal imprécis, notre vieille province nous pousse doucement sur notre route comme un guide solide et sûr.

Comme les félibres vont chercher un réconfort moral et un soutien dans le vin du terroir, je voudrais que, de temps en temps, les petits Provençaux vinssent s'abreuver à l'œuvre de Mistral. En lisant les vers au rythme si varié, tour à tour sautillant, sonore ou caressant, ils sentiraient, eux aussi, une émotion particulière s'emparer d'eux et tout leur petit être s'exalter. Car, comme le vin de nos coteaux, pour enchanter leurs jeunes cœurs, cette œuvre a pris au pays ce qu'il a de plus poétique et de plus beau: l'éclat de son soleil, les senteurs de ses landes, la musique de la langue et l'esprit même de la race. Les petits Provençaux y reconnaîtraient bien vite le poème du sol natal et celui-ci réveillerait en eux tout un monde de sensations vieilles. Le poète leur parlerait de choses connues et aimées; il leur ferait revivre les moments les plus chers de leur vie, appelant ainsi leur rêverie sur un passé lointain et tout embelli; il ouvrirait leurs âmes à la poésie des champs et de leurs travaux; il bercerait en eux des sentiments intimes. Mais aussi il attirerait leurs regards vers le haut idéal du beau et du bien; il les amènerait peu à peu jusqu'à lui, leur communiquant la généreuse ardeur de sa nature, la chaleur de ses enthousiasmes et son énergie. Il leur apprendrait les vertus de nos pères; il ferait parler et vivre ces derniers sous leurs yeux, les montrant rudes, sérieux, travailleurs, francs, charitables, créant ainsi pour leurs jeunes esprits une atmosphère d'une haute moralité. Peut-être auraient-ils pour leurs aïeux une pensée d'admiration et leur viendrait-il le désir de leur ressembler. Mais je voudrais surtout leur faire lire les œuvres de Mistral pour qu'ils eussent constamment devant eux l'image de leur pays et se sentissent plus étroitement attachés à lui. Comme les félibres voyant la vieille et forte Provence se dresser à leurs côtés, ils iraient d'un pas plus assuré et suivraient un chemin plus droit; heureux, libres et à l'aise parmi des choses familières, ils seraient eux-mêmes, pleinement.

Qu'ils viennent donc, plus tard, tous les enfants de nos villages, s'abreuver à la coupe sainte qui verse à pleins bords, qui verse à flots les espérances et les rêves de la jeunesse, le souvenir du passé et la foi dans l'avenir, la connaissance du beau et du bien et la poésie forte et pure comme le vin de notre crû!

Dès l'âge de vingt ans, Mistral se mit à écrire et ne cessa plus jusqu'à sa mort. En

1859 parut *Mireille*, son premier poème, celui de sa jeunesse, dans lequel il a mis tout son cœur et toute son âme. Il y chante l'histoire d'une jeune fille de Provence, amoureuse d'un jeune vannier, aimée de celui-ci, et qu'elle ne peut épouser pourtant parce qu'elle est riche et qu'il est pauvre. Mais par les divers personnages mêlés à l'intrigue très simple, par les nombreux tableaux qu'elle contient, par les récits qui s'y rattachent, elle ressuscite une époque, fait connaître un pays et révèle l'esprit d'un peuple. Après *Mireille* vient *Calendal*, épopée dont le héros, pour obtenir l'amour de la belle Estérelle, accomplit de merveilleuses prouesses. Mistral écrivit aussi des poésies lyriques, des chansons et des sirventes qui se trouvent réunis dans *Lis Isclo d'or*. Dans les dernières années qu'il passa au Mas paternel, il y avait, parmi les valets de ferme, un certain Jean Roussière, charmant causeur qui se plaisait à l'entretenir, durant les veillées d'hiver, des voyages qu'il avait faits le long du Rhône comme haleur; de là lui vint l'idée de composer son *Pouèmo dòu Rose*, évocation puissante et poétique de l'époque où, sur les rives du grand fleuve, au claquement des fouets, des équipages de quatre-vingts chevaux s'ébranlaient tous les matins, à la pointe du jour. Il arrangea aussi et mit en vers une nouvelle qu'il avait recueillie dans les environs de son village, *Nerto*, histoire d'une jeune fille dont le père, ayant besoin d'argent, a vendu l'âme au diable. Enfin, au déclin de sa vie, il fit paraître un recueil de poésies, *Lis Oulivado*, vrai bréviaire de sagesse populaire. Il avait publié, peu avant, ses souvenirs de jeunesse dans les *Mémoires et récits*. Je ne parle que pour mémoire de la *Reine Jeanne*, la seule tragédie qu'il ait écrite et qui est d'ailleurs fort peu connue; quant au *Trésor du félibrige*, le dictionnaire de la langue provençale, je n'aurai pas à m'en occuper ici. Telle est, sommairement rappelée, l'œuvre de Mistral.

Je doute fort que beaucoup d'instituteurs aient songé à en tirer parti pour leur enseignement. La plupart ne le connaissent même pas du tout et peuvent à peine associer dans leur esprit les noms de Mistral et de *Mireille*. La bibliothèque de l'Ecole normale de Draguignan possède un exemplaire de *Mireille*, du *Poème du Rhône*, des *Mémoires et récits* et divers morceaux dispersés dans des revues. J'eus un jour la curiosité de feuilleter le registre des prêts d'ouvrages faits aux élèves-maîtres. Quelques uns, parmi ceux-ci, avaient lu *Mireille*; aucun ne l'avait relu; quant au *Poème du Rhône* et aux *Mémoires et récits*, je crois que personne n'en soupçonna jamais l'existence. Or il faut s'être pénétré de cette œuvre pour en concevoir toute la portée, et ce n'est que lorsqu'on l'a éprouvée soi-même qu'on peut se faire une idée de l'heureuse influence qu'elle exercerait sur nos jeunes écoliers. Tous les éducateurs, en France, pourraient en tirer parti pour leur enseignement puisqu'elle est morale, belle et forte. Mais elle s'impose presque aux instituteurs des villages provençaux par des caractères particuliers, et je trouve très regrettable que jusqu'ici on n'y ait pas plus longtemps réfléchi.

Il est peu d'exemples, dans toutes les littératures, d'œuvres aussi purement belles

que celles de Mistral. Nombreuses sont celles où les auteurs ont célébré des beautés perverses! On en trouve d'autres qui, morales dans l'ensemble, soit par l'esprit qui les anime, soit par l'enseignement qui s'en dégage, contiennent tel tableau lascif, telle scène inconvenante... Ici, pas une tache. Mistral paraît avoir ignoré la poésie du mal. Il est même très rare de relever dans ses poèmes un vers empreint de mélancolie ou de langueur, états d'âme parfois très délicats et très doux, mais toujours un peu déprimants et dissolvants d'énergie. Cela n'étonnera personne lorsqu'on saura que le poète de Maillane composait toujours ses strophes en se promenant dans les champs. Dans des pays plus froids, alors que le mauvais temps vous retient à la maison, et que, durant des après-dînées, dans le demi-jour d'une chambre, la pensée erre parmi des choses tristes comme la brume sur les toits, on comprend qu'on puisse écrire ces vers d'une si pénétrante et exquise langueur:

*Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville...*

Mistral rentrait chez lui tout agité de sa marche au grand air, grisé par la bonne odeur de la campagne et, la tête encore pleine de soleil, il s'écriait:

*Cantas, cantas, magnanarello  
Que la culido es cantarello! (1)*

*Chantez, chantez, magnanarelles  
Car la cueillette aime les chants!*

(1) *Mirèio*, chant II, p. 51. Edition Charpentier.

On dit d'ailleurs que la terre façonne les hommes. Vivant dans une région privilégiée, à l'air toujours pur, à la lumière vibrante, au ciel d'un bleu profond, parmi des gens sains de corps et d'esprit, comment ce poète pourrait-il ne pas être sain lui-même? et comment son œuvre n'aurait-elle pas été morale?

Elle l'est par l'action qui se déroule dans les épisodes de chaque poème, par le caractère des personnages qui y figurent et par les sentiments qui les animent. Il n'y est pas question d'adultère, de crimes passionnels, d'enlèvements, de vols, d'entreprises malhonnêtes, de menées honteuses. On n'y trouve que les occupations très simples et journalières d'un peuple paisible, vivant au jour le jour dans une contrée riante et tranquille; les travaux des champs, les labours, la moisson, la cueillette de la feuille du mûrier, le dépouillement des cocons, le départ des troupeaux pour la montagne, les veillées en famille, les ferrades, les fêtes et les

pèlerinages. Cependant il faut se garder de croire que l'on vit en Provence dans un perpétuel bonheur. Comme partout, chaque jour amène ses peines; et même lorsque le malheur n'entre pas dans la maison, il demeure assez de soucis pour faire vieillir les gens avant l'âge. Et la mort vient aussi, quelquefois, jeter le désarroi dans les familles, soit qu'elle ravisse une jeune fille à la fleur de ses ans ou qu'elle vienne prendre un vieux moissonneur en plein travail. Ainsi Mistral n'a pas exclu le tragique de son œuvre, mais il a évité toutes les horreurs malsaines et les détails écœurants à l'aide desquels beaucoup d'écrivains essaient de faire frémir leurs lecteurs. Il serait invraisemblable pourtant qu'il n'y eût pas, dans le cours de cette œuvre, quelque noire action d'un misérable. Aussi voit-on Ourrias, au cours d'une querelle, frapper Vincent de son trident et le laisser pour mort sur le terrain. Mais le châtiment du crime ne tarde pas à venir. Ourrias, pour rentrer chez lui, doit passer le Rhône. Une barque se présente devant lui; or, les trois bateliers qui la montent sont des lutins et, au milieu du fleuve, l'esquif enchanté s'engloutit. Le scélérat se débat vainement dans l'eau qui l'emmuse et périt, entrevoyant déjà l'enfer, car là-bas, sur la rive, dans une vision dantesque, défile l'effroyable procession des noyés. La justice divine suit de si près le meurtre qu'on croirait que la terre elle-même ne peut supporter d'être foulée par un assassin et qu'elle ouvre un abîme sous les pas de celui-ci pour l'y précipiter. Ainsi, ce n'est pas dans les ouvrages de Mistral que les enfants se ront initiés aux spectacles grossiers, aux agissements louches, à toutes les infamies auxquelles une nature généreuse se refuse à croire mais qu'on apprend à connaître un peu tous les jours; et si, quelquefois, ils y rencontrent le vice, ils le verront toujours puni.

Après avoir lu ces ouvrages, ils ne penseront pas, comme on peut le penser après avoir lu ceux d'illustres romanciers français, que les hommes sont tous des brutes, à des degrés différents. Ils verront qu'on peut demeurer toute une vie au sein de la bonne nature et ne pas ressembler, pour cela, à des bêtes. Ne peut-on pas s'appeler un paysan sans ne se livrer qu'à des plaisirs vulgaires, ne tenir que des propos grossiers et avoir une prédilection pour les plaisanteries obscènes; sans que son visage ne soit un masque hideux de stupidité et d'idiotie; sans être un niais; sans se montrer méfiant à l'égard de tout le monde, hargneux vis-à-vis des étrangers, haineux pour les gens des villes, rancunier et méchant en toutes circonstances; sans se sentir rongé par la cupidité; sans avoir des yeux brillants de convoitise et des joues creusées d'avidité; sans se morfondre devant des tas de pièces d'or? Les paysans de *Mireille*, de *Calendal* et des *Mémoires et récits* ne viennent point s'asseoir à la table d'un notaire pour s'y disputer, entre frères ou cousins, le bien de deux pauvres vieux; ils ne souhaitent pas la mort des parents dont ils doivent hériter et ne songent même pas au petit fût de Maître Chicot, bien commode pourtant pour se débarrasser d'une personne gênante; ils n'ont pas des faces bestiales et n'affectionnent pas les propos insipides. Mais, au contraire, dans leur langue

savoureuse, ayant toujours un mot piquant, spirituel ou amusant en vrais descendants des Grecs, ils aiment le beau langage; ils parlent sans cesse et avec application. Que ne diraient-ils point pour le plaisir de s'entendre parler? Ils reçoivent avec amabilité les étrangers et, toujours le cœur sur la main, se montrent serviables et humains les uns envers les autres. Très économes, très jaloux de leur bien, ils travaillent beaucoup et exigent qu'on travaille autour d'eux; mais sous des dehors très rudes parfois, leur cœur ne sait jamais rien refuser aux malheureux. Les femmes se distinguent par leur esprit avisé, leur amour de l'ordre, de la propreté et par l'instinct très sûr qui les guide dans l'éducation de leurs enfants. Mistral, ai-je déjà dit, paraît avoir ignoré les laideurs de notre pauvre humanité. Possédant une âme très belle, il s'entendait merveilleusement à découvrir, dans la nature fruste et complexe des paysans, les trésors dissimulés de leurs pensées délicates, de leurs croyances fermes, de leurs sentiments généreux et de leurs vertus fortes. Nés de l'observation la plus attentive, les caractères de ses héros, d'une psychologie très profonde, sont inspirés du plus sain réalisme.

Ce qu'on aime surtout dans son œuvre, ce qui lui donne son souffle puissant, son génie propre, c'est la connaissance parfaite et sûre du peuple qui y vit. L'esprit de la race provençale s'est incarné dans Mistral. On a trop vite jugé les Provençaux d'après les charges amusantes de Daudet. On les dit volontiers légers, insouciant, bavards, fanfarons; on les connaît bien peu. Les étrangers qui habitent quelque temps notre pays prétendent les avoir devinés. Hélas! quelle n'est pas leur erreur! Ce peuple n'a jamais découvert le fond de sa nature à personne. Seuls, les plus pieux entre les hommes nés entre la Durance et la mer peuvent en sentir toute la richesse. Mistral était de ceux-là. Sans l'avoir marqué plus nettement dans tel passage ou tel vers, mais par la teinte de ses poèmes, par le choix des caractères, il a mis dans ses personnages cet idéal de beauté que les Grecs ont légué, en Provence, à leurs descendants. Ces derniers ne désirent pas les belles choses pour jouir brutalement de leur possession; ils les adorent avec une sorte de mysticisme; ils en portent l'image dans leur cœur, cependant que leur âme, plongée dans l'extase, les fait vivre en des rêves enchantés. Ayant jugé une fois pour toutes notre pauvre monde, ils se renferment le plus souvent dans cette vie intérieure, tout idéale, et n'apportent plus, dans l'autre existence matérielle qu'ils doivent pourtant consommer, que cette sagesse, ce scepticisme souvent pris pour de l'indifférence. Mais cela, ceux qui ne sont pas nés dans notre pays et qui n'ont pas vécu longtemps parmi nos paysans, ne voudront jamais l'admettre. Hélas! ils ne trouveraient malheureusement que trop d'exceptions pour nous contredire. Il est pourtant bien vrai qu'avec une intelligence parfois un peu fruste et une éducation rudimentaire assez souvent, un grand nombre de Provençaux apportent une nature d'élite dans toute leur conception de la vie et plus encore dans celles de l'amour et de la foi religieuse. A l'âge où l'on cherche sa route, il n'est pas indifférent de découvrir en

soi, en lisant les poèmes de Mistral, un si bel atavisme et de croire qu'on porte, dans tout son être, un idéal de beauté. Doucement ému d'abord et légèrement effrayé de se trouver des aspirations si hautes, on reprend bientôt confiance et, dédaignant tout ce qui est bas, vulgaire, grossier, l'âme s'élève peu à peu vers les jouissances supérieures. On en aime davantage sa personne; on la respecte plus; on ne souffre plus en elle et autour d'elle le vice ou la laideur. Ici encore l'œuvre de Mistral exerce sur les jeunes gens son influence profondément morale.

Il apparaît déjà que tout éducateur peut aller puiser dans cette œuvre les principes d'une haute moralité. Mais elle s'impose à nous, instituteurs de Provence, par quelques autres qualités précieuses.

On nous recommande de ne pas enseigner la morale par de froides exhortations, mais en essayant de toucher le cœur des élèves; dans la leçon, une lecture, un récit émouvant valent mieux qu'un raisonnement bien conduit. Mais même si l'on adopte cette méthode, l'éducation par les sentiments ne se fait pas exclusivement à l'école. Dans les familles, certains parents éclairés ou guidés par un instinct très sûr, invitent leurs enfants à réfléchir sur leurs actes et sur ceux qui se produisent autour d'eux; par des reproches ou des compliments discrets, en se montrant attristés ou contents, ils leur font éprouver du remords ou de la joie selon qu'ils ont bien ou mal agi. Il arrive malheureusement que les parents, pris par le travail ou insouciant ou même inconscients, s'occupent insuffisamment de leurs enfants. Néanmoins, entraînés dans le grand courant de la vie, ceux-ci assistent à toutes les scènes des champs, de la rue, de la maison: ce sont des groupes d'ouvriers acharnés ou paresseux auxquels ils sont mêlés, des paysans rentrant chez eux qu'ils écoutent discourir, un homme rudoyant son père vieux ou infirme, une altercation entre mari et femme, une dispute entre voisins, un vol fait sous leurs yeux, un simple geste, l'aumône faite à un pauvre, parfois un seul mot révélant un état d'âme. Rien de tout cela n'échappe à leur observation. En présence de tant de faits divers, ils ne peuvent démêler ce qu'ils ressentent. Il leur reste seulement une vague impression de gêne, de tristesse ou de plaisir, le souvenir d'un élan spontané de leur cœur et qu'ils ne parviennent pas à retrouver. A l'instituteur revient la tâche de faire épanouir tous ces sentiments confus ne demandant qu'à voir le jour. Il lui faut, certes, de la délicatesse et de l'habileté pour évoquer telle scène vécue, la faire revivre devant les élèves, les émouvoir de nouveau et saisir l'instant propice où rayonnants de joie et tout prêts à pleurer, il éclairera d'une bonne parole tout leur petit être et les poussera, d'un mot, vers le bien. Comment y réussira-t-il s'il est de ceux qui ne font plus partie de leur race et qui ne connaissent pas le peuple autour d'eux? Il peut avoir recours à des lectures; de nombreux auteurs ont décrit dans leurs livres et souvent avec beaucoup de talent les scènes quotidiennes de la vie.

Mais à tous, dans nos écoles de Provence, je préférerais Mistral dont l'œuvre entière semble répondre à un vœu exprimé dans les directions officielles qui accompagnent

nos programmes. Il y est dit: — Il faut prendre les enfants avec leurs idées et leur langage, avec les croyances qu'ils tiennent de leurs familles et ailleurs: — Ces leçons (de morale) veulent un autre ton, une autre allure que tout le reste de la classe, je ne sais quoi de plus personnel, de plus intime, de plus grave. Or, Mistral ne parlerait à nos élèves que de choses connues et chères; chacun d'eux pourrait reconnaître, dans le digne et grave Mèste Ramoun, son père ou tel paysan du village; ils pourraient mettre un visage sous le nom de chaque personnage; ils s'y trouveraient eux-mêmes plusieurs fois. Toutes les scènes des champs, de la rue et de la maison dont je parlais plus haut revivent dans les pages du poète provençal avec une intensité particulière. Par le choix heureux des mots, des détails, celui-ci émeut très fortement, répondant ainsi à un autre vœu des directions officielles: — La force de l'éducation morale dépend bien moins de la précision et de la liaison logique des vérités enseignées, que de l'intensité du sentiment, de la vivacité des impressions et de la chaleur communicative de la conviction!! Il faudrait citer des centaines de pages pour appuyer ces affirmations, mais j'aurai l'occasion, dans les extraits que j'apporterai plus loin, de revenir sur ces caractères essentiels de l'œuvre de Mistral et de montrer avec quelle puissance elle peut entraîner les gens vers le bien. Voilà les raisons pour lesquelles cette œuvre peut venir en aide à tous les éducateurs et particulièrement aux instituteurs de Provence. On voit comment elle pourra exercer une influence profonde et morale dans son ensemble. Je vais tâcher à présent de préciser le profit que les enfants en pourront retirer.

— Tout d'abord, ai-je dit, ils y apprendront à aimer la vertu et détester le vice.

Qu'on lise *Mireille* ou *Les Iles d'Or*, on s'accoutume peu à peu à considérer le travail comme la grande loi de la nature; on ne doute plus de sa nécessité; on ne songe plus à s'y dérober. Car tous les personnages de Mistral sont des travailleurs ardents. Ils ne conçoivent pas qu'on demeure inoccupé. Ils ne vivraient pas pendant deux jours si on les obligeait à se morfondre sur une chaise, durant des heures, en lisant les journaux, ou à flâner sur les places publiques en regardant jouer aux boules.

— C'est bon, disent-ils, pour les malades ou les fainéants ou encore pour les riches; nous ne sommes ni l'un, ni l'autre! Et bien que parfois, dans leur gosier, la soif étrangle la chanson et les fasse rêver des sources sous de hauts ombrages, ils se laissent hâler par le soleil cuisant. Ils surmontent leurs peines, la fatigue, la chaleur accablante, sachant bien qu'on ne peut arriver qu'en travaillant. Ainsi, maître Ramon, après avoir suivi Bonaparte à Arcole et en Egypte, s'est mis à la besogne dès sa rentrée au pays natal:

*Mai, de retour d'aquéli guerro,  
A fouire, à bourjourna la terro  
Nous sian mes coume d'ome, à se desmesoula,*

*De pèd e d'ounglo! La journado  
Èro avans l'aubo entamenado,  
E la luno di vesprenado  
Nous a visi mai d'un cop sus la trencò gibla!*

*Dison: La terro es abelano!  
Mai, coume un aubre d'avelano,  
En quau noun la tabasso à grand cop, dono rèn;  
E se coumtavon, dèstre à dèstre,  
Li moutihoun d'aquéu benèstre  
Que moun travai me n'a fa mèstre,  
Coumiarien li degout de moun front susarènt! (1)*

(1) *Mirèio*, chant VII, p. 302.

Il faut ici, pour être vraiment touché, évoquer ce rude vieillard revoyant tout à coup les longues années de labeur qui l'ont usé; il s'est assuré du pain pour ses vieux jours; il peut doter sa fille magnifiquement; il doit s'estimer heureux. Pourtant une grande tristesse emplit son cœur; jamais personne, peut-être, ne l'a encouragé d'un mot aimable aux moments les plus durs; jamais personne n'est venu lui serrer chaleureusement la main en lui disant:

— Vous êtes un brave homme!

Combien, en revanche, lorsqu'il prolongeait sa journée, ont pensé de lui qu'il n'était qu'un vieil avare! Mais certain d'avoir accompli son devoir, ici-bas, et orgueilleux de sa vie si bien remplie, Maître Ramon veut qu'on le sache. Il le crie à la face de ceux qui reculèrent devant l'effort et quel mépris pour ces derniers, dans ces paroles:

— Nous nous sommes mis au travail "comme des hommes"... Il est plus fier de ses grands travaux qu'un soldat de ses faits d'armes. Ainsi, souvent, en récompense d'un demi-siècle de peine et de misère, nos vieux paysans ont la satisfaction de pouvoir se dire: — Te souviens-tu du jour où nous piochâmes les vignes de la "Grand'pièce"? Oui, nous voulûmes achever la besogne, mais il faisait nuit quand nous revînmes.

— Ah! c'était un beau temps! nous fîmes parfois des choses que personne n'aurait faites! Si sur ce passage de *Mireille* on fait ainsi réfléchir les enfants, ne seront-ils pas émus par la grandeur d'âme de ces hommes? Le travail ne leur apparaîtra-t-il plus noble et plus beau? Car Mistral fait ressortir la beauté du travail fait de bon cœur et sans que l'espoir d'un gros gain encourage l'ouvrier. Il ne s'agit plus ici de ces occupations mesquines avec lesquelles bon nombre de paresseux emplissent

tant bien que mal leurs journées, le poète fait du travail quelque chose de grand où chacun apporte toute son ardeur, tout son amour-propre et tout son cœur. Y a-t-il des scènes plus sublimes que la fin du Moissonneur?

*Ligarello, acampas, acampas lis espigo  
Prenguès pas gardo à iéu!  
Lou blad gounfle e madur s'espouso au vènt d'estiéu  
Leissés pas, ligarello, is aucèu, i fourmigo,  
Lou blad que vèn de Diéu.*

*E lou vièi meissounié sus la rufo gavello  
Èro coucha tout pale e tout ensaunousi  
E levant soun bras nus que lou caud a brounzi.  
Parlavo ansin i ligarello  
E tout à l'entour d'éu, si voulame à la man,  
Lis autre meissounié 'scoutavon lagremant*

*Car un moument avans, dins lou fiò de l'empencho,  
Dins lou vanc dòu travai, dins la forto afecioun  
Qu'empourtavo lis ome à coupa la meissoun,  
Dòu sang dòu capoulié la meissoun s'èro tencho.*

*Gourbihavon: lou vièi menavo lou travai.  
La rajo dòu souléu fasiè de mai en mai  
Boumbeja lou sang dins li veno;  
E li garbo souto lou tai,  
Li garbo en crussissènt toumbacon pèr centèno.*

*Li jouine tenien pèd: li jouine sèmpe mai  
Èron gai, èron fres, èron ferme au travai.  
Mai dòu vièi tout d'un cop li cambo flaquejeron;  
A si det tremoulant lis espigo escapèron;  
E m'acò, vergounous pèr la proumiéro fes,  
Maudigué dòu vieiounge e l'outrage e lou pes.  
Mai li jouvènt, ome intrepide,  
Lou front courba sus lou moutard,  
Venien darriè, venien rapide  
Coume lis erso dins la mar...*

*— Zòu toujours! dis lou vèi; e l'alén que ié manco  
Raignoulejo e brusis dins soun palai abra;*

*E veici qu'un droulas, estrassa jusqu'is anco,  
Un droulas alucri rasclava lou gara,  
Coume un fiò flamejant que vai tout devoura,  
Coume un gaudre que vèn de creba li restanco.  
E veici que lou vièi, toursegu dòu travai  
Coume dòu bouscatié, quand vòu nousa soun fai,  
Es toursegu lou liame,  
Lou vièi vèrs lis espigo aloungavo la man,  
Quand lou jouine, que vèn em'un terrible vanc,  
Aubouro en l'èr soun grand voulame...  
Li femo fan qu'un crid, mai lou vièi, barrulant,  
Deja mourrejo au sòu, la lamo dins lou flanc.*

*E lou vièi meissounié sus la rufo gavello  
Èro coucha, tout pale e tout ensaunousi,  
E levant soun bras nus que lou caud a brounzi  
Parlavo ansin i ligarello:  
— De que siei que plourès, ligarello? acò's fa!  
Quand plouressias cènt an, retardarias pas l'ouero...  
E voudriè miès canta, bessai, emé li chouro,  
Car iéu davans que vautre ai fini inoun pres-fa...  
Mai parèis, mis ami, qu'acò'ro ma planeto...  
O bessai que lou mèstre, aquéu d'aperamount,  
En vesènt lou froument madur fai sa meissoun,  
Ah! ç'anen, à Dieu-sias! iéu m'en vau plan-planeto...  
Pièi quand garbejarès, enfant, sur la carreto  
Empourtas voste baile emé lou garbeiroun...*

*Lou vièi s'èro teisa: sis iue toujours fissavon,  
Mai soun cors coume un maubre èro devengu blanc;  
E mut, li meissounié, lou voulame à la man,  
A meissouna se despachavon,  
Car un mistrau à flamo espoussavo lou gran.*

(Lis isclo d'or.)

Il ne manque rien à ce morceau pour donner aux enfants l'amour du travail. Ne vaut-il pas mieux leur dire cela une fois que de leur faire réciter comme de petits perroquets:

*Travaillez, prenez de la peine:  
C'est le fonds qui manque le moins*

en les excitant par l'appât du gain? Nous sommes bien loin de toute froide exhortation. Après une telle lecture, on peut faire sentir aux enfants que la vie ne se conçoit pas sans travail. Pour lui on délaisse les plaisirs, la table, le lit, les frais ombrages, les fêtes; même la présence de la mort ne peut le suspendre. Les Provençaux le savent: ils se soumettent sans trop murmurer à cette rude loi; mais aussi ne tolèrent-ils pas parmi eux les fainéants; ils couvrent ceux-ci de leur mépris; ils ont trouvé, pour les flétrir, les mots les plus ironiques, les plus railleurs, les plus cinglants. A moins de n'avoir aucun amour-propre, ceux qui seraient tentés de perdre leur temps à flâner dans les rues ou à somnoler au café, iraient ensuite se cacher sous terre plutôt que de paraître aux yeux de leurs compatriotes.

Mais Mistral ne se contente pas de montrer la nécessité du travail, de rendre hommage aux travailleurs, de faire honte aux paresseux: il tâche de faire aimer son métier au paysan, ce qui constitue bien le meilleur moyen d'obtenir qu'il fasse tout son devoir. Qu'on relise dans "La Fin du Moissonneur" la description de la moisson: Les faucilles allaient..... Au lieu de l'ennui qui accompagne un labour lent et monotone, on trouve ici, sous une averse de feu, une belle ardeur. Hommes et femmes se démènent, tout à la joie de vivre, de respirer à pleine poitrine, de prendre à bras le corps les lourdes gerbes qui tombent en craquant. L'air pur et le soleil chassent de leurs esprits les pensées tristes: Les jeunes tenaient pied; les jeunes, toujours davantage étaient gais, étaient frais, étaient fermes à l'œuvre. Quelle émulation! et quelle énergie dans ce vieillard qui, défaillant, crie:

— En avant, toujours! et cache sa faiblesse comme une chose honteuse.

On se sent pris par cette animation, ce déploiement libre des forces, cette besogne franche et saine. Le désir vient de travailler ainsi. Qui a vu des enfants, devant leurs parents acharnés à quelque rude ouvrage, demander un couteau pour vendanger ou une faucille pour couper, eux aussi, des épis, ne peut douter de l'attraction exercée par le travail sain et gai. Gai! toujours Mistral le représente ainsi. C'est ce Rousseyron, fin laboureur qui avait toujours aux lèvres quelque chanson joyeuse pour émoustiller sa paire.

L'araire est composé de trente et une pièces, celui qui l'inventa devait en savoir long! Pour sûr, c'est quelque Monsieur, ou cet autre laboureur:

*....., l'iue sus la rego,  
E la cansoun entre li brego,*

*I'anavo à pas tranquile, en tenènt soulamen  
L'estevo drecho..... (1)*

(1) *Mirèio*, chant VII, p. 288.

Mais si le peuple provençal aime les travailleurs alertes, adroits et joyeux, il ne méprise pas moins que les fainéants ceux qui, sans pitié pour les gens et les bêtes, trop avides et avarés, rivalisent d'ardeur, excitent les journaliers, dimanches et jours de fête, sans souffler un instant. Il a écrit pour les blâmer cette savoureuse légende qui se conte dans beaucoup de nos villages et qui se lit dans *Mireille*: Depuis plus d'un mois, sur une grande aire, un riche et avare paysan faisait fouler ses gerbes, sans un instant de relâche et, au milieu de l'airée qui semblait en flammes, immobile dans l'ardent tourbillon, le gardien fouettait sans cesse les chevaux harassés. Vint Notre-Dame d'août, jour de repos pour tout le monde. Déjà, sur les gerbes dressées et fumantes, les bêtes, comme d'usage, tournaient encore, trempées d'écume, le foie collé aux côtés et le museau baveux. Mais tout à coup le champ du foulage branle, s'entr'ouvre comme un noir chaudron et tout s'engloutit dans un gouffre sans fond.

Voilà comment le peuple provençal comprend le travail. En lisant l'œuvre mistralienne, les enfants apprendront à aimer leur métier et à s'y appliquer comme l'ont fait leurs pères.

Ils y apprendront aussi à avoir, dans leurs familles, de bons sentiments pour leurs parents, pour leurs frères et sœurs. C'est le vieux Maître Ramon, lui-même, qui, rappelant ses souvenirs, évoque les vieilles familles provençales:

..... *Li famiho, tambèn.  
Li vesian forto, unido, sano,  
E resistènto à la chavano  
Coume un brancage de platano!  
Avien proun si garrouio, — acoto, lou sabèn,  
Mai quand lou vèspre de Calèndo,  
Souto soun estelado tèndo,  
Acampavo lou rèire e sa generacioun,  
Davans la taulo benesido,  
Davans la taulo ounte presido,  
Lou rèire, de sa man frouncido,  
Negavo tout acò dins sa benedicioun! (1)*

(1) *Mirèio*, chant VII, p. 294.

Et cette force, cette union, ce maintien de la moralité viennent précisément de l'autorité du père. Lorsque, le soir de Noël, la famille au complet s'asseyait autour de lui, celui-ci devait contempler avec joie ses fils respectueux, travailleurs honnêtes et l'on se rejouissait, heureux de se retrouver après une année écoulée. Mais avec quel effroi et quelle honte on devait comparaître devant le vieux aux regards sévères lorsqu'on avait souillé son nom! Et plus encore, on devait manger bien tristement lorsque quelqu'un manquait à l'appel, soit qu'après une action infâme il n'eût plus osé venir s'asseoir parmi ses frères, soit que l'aïeul l'eût lui même chassé. Les enfants sentiront cette autorité du père, en lisant le portrait de Maître Ramon.

Et Mistral, montrant un laboureur qui chemine tranquillement, l'œil sur la raie, guidant ses bêtes et tenant seulement le manche droit, achève le portrait de Maître Ramon par une comparaison:

... *Ansin anavo*  
*Lou tenamen que samenavo*  
*Mèste Ramoun, e que menavo,*  
*Ufanous, coume un rèi dins soun governamen!* (2)

(2) *Mirèio*, chant VII, p. 288.

Il ne faut pas oublier que plus d'un enfant peut reconnaître son père dans ce roi magnifique et l'admirer, le respecter davantage après avoir lu cette page. Non moins noble est la figure du père du poète dans les *Mémoires et récits*. Les deux chapitres intitulés Mon père seraient à citer. J'en extrais quelques lignes, prises çà et là:

— Quand pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut-bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations sur le troupeau et sur le temps et sur le travail du jour, s'il était avantageux, si la terre était dure ou molle, ou en état. Puis le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son couteau et, sur le coup, tous se levaient. Tous les gens de la campagne, mon père les dominait par la taille, par le sens, comme aussi par la noblesse. C'était un grand et beau vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul.

Bien que le long du chemin il ramassât une bûchette pour l'apporter au foyer; bien qu'il se contentât pour son humble ordinaire de légumes et de pain bis; bien que dans l'abondance il fût sobre et mit de l'eau dans son vin, toujours sa table était ouverte, et sa main et sa bourse, pour tout pauvre venant. Puis si l'on parlait de quelqu'un, il demandait d'abord s'il était bon travailleur; et si l'on répondait: Oui! — Alors c'est un brave homme, disait-il, je suis son ami.

Et le vieux François Mistral avait si bon cœur que lorsqu'il mourut les gens disaient en guise d'oraison funèbre:

— Autant le pain il nous donna, autant d'anges dans le ciel l'accompagnent. Amen. Mistral après avoir raconté comment on célébrait la veillée de Noël au Mas du Juge, tire lui-même la morale de son récit:

Voilà lecteur, au naturel, la portraiture de famille, d'intérieur patriarcal et de noblesse et de simplesse que je tenais à te montrer.

Diverses leçons se dégagent encore de l'œuvre du poète provençal. En lisant la mort du vieux François Mistral, les enfants apprendront qu'ayant rempli sa vie, on quitte celle-ci sans regrets et sans crainte:

*Nous pleurions autour du lit:*

— *Mes enfants, nous dit-il, allons! moi je m'en vais... et à Dieu je rends grâces pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon labeur, qui a été béni.*

*Ensuite il m'appela et me dit:*

— *Frédéric, quel temps fait-il?*

— *Il pleut, mon père, répondis-je.*

— *Eh bien! dit-il, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles!*

*Et il rendit son âme à Dieu! (1)*

(1) *Mémoires et récits.*

Nos élèves apprendront encore à être humains, à ne pas être grossiers ou violents avec les domestiques et les valets et surtout à ne pas prononcer légèrement le nom de Dieu. Il n'est pas rare que les paysans se moquent de toute croyance et mêlent ce nom à des plaisanteries grossières. Mais la plupart, à force de demeurer courbés sur leurs plantes, sont pris d'émerveillement et de respect en les voyant pousser par une grande force inexplicable. C'est le sentiment des femmes qui, comme la mère de Mireille, restent ravies devant le travail du ver à soie et vont ensuite offrir le plus beau de leurs rameaux garnis de cocons à la Bonne Mère:

*Car es pièi elo qu'à bel èime*

*Coumando, quand ié plais, i magnan de mounta. (2)*

(2) *Mirèio*, chant II, p. 92.

Mistral parle encore un peu plus loin de la vertu de l'abeille et du secret du miel. Je citerai encore, avant de terminer ce point, un passage de la procession des noyés, belle et effroyable légende, issue de l'imagination populaire, montrant bien comment notre peuple, avec son esprit sain et droit, déteste le mal et promet aux mauvais une éternité d'enfer. La nuit de Saint-Médard, les noyés sortent des eaux du Rhône et viennent chercher sur la terre les bonnes œuvres qu'ils semèrent et qui leur permettront de rentrer en grâce auprès de Dieu:

*I negadis ansin Diéu meme  
Dono un relais pèr se redeme.  
Mai souto lou glavas dòu fluve segrenous,  
Avans que l'aubeto s'enaure,  
Ve-n-en que tournaran s'enclaire:  
Negaire de Diéu, manjo-paure,  
Tuaire d'ome, traite, escabot vermenous*

*Cercon uno obro que li sauve,  
E noun poussigon dins lis auve  
Que pecatas e crime, en formo de caiau  
Mounte soun artèu nus s'embrounco.  
Fin de miòu, fin de cop de rounco!  
Mai éli, dins l'erso que rounco,  
Sèns fin barbelaran lou perdoun celestiau!! (1)*

(1) *Mirèio*, chant V, p. 208.

Ainsi, qu'elle leur inspire l'horreur du vice, leur donne le désir de pratiquer la charité, renforce chez eux le respect des parents et le sentiment de la famille, ou leur fasse aimer le travail honnête et sain, l'œuvre de Mistral, élève toujours l'âme et le cœur des enfants vers les belles pensées et les sentiments nobles.

Pourtant là n'est pas son plus grand mérite.

Connaissez-vous quelqu'un de nos villages provençaux, je parle de ceux qui, juchés sur un roc où, des bruits de la vie, parviennent à peine de vagues rumeurs, regardent les chemins de fer courir à leurs pieds et les défient de monter jusqu'à

eux? On les aperçoit dans la plaine adossés à quelque ruine imposante dont ils ont pris le nom sonore: le Puget-Maure, le Castelas, les Beaux. Si, tenté par leur aspect étrange, on désire les voir de plus près, il faut se mettre en route à l'heure où, la chaleur étant un peu tombée, les cigales redoublent d'ardeur; il faut gravir lentement des berges, des murailles de pierres sèches, suivre des bouts de chemin très raides, se perdre dans les touffes de cistes et de lentisques, et y errer jusqu'à ce que, tout près de soi, une vieille cloche au timbre fêlé égrène son angelus. Et le village surgit à deux pas de là: une enceinte de maisons serrées, de hautes murailles, des fenêtres béantes. On s'y engage dans une ruelle au hasard. Il y fait encore chaud. Les femmes viennent d'arroser le devant de leur porte et se sont assises au milieu de l'étroit passage pour reprendre leurs bas en causant. Il faut passer sur les pieds de l'une d'elles qui se soulève à peine sur sa chaise, tandis que les autres dévisagent curieusement l'intrus. On chemine; des échappées s'ouvrent à droite et à gauche, découvrant de charmants croquis: une table à un seul et énorme pied, devant une maison à l'ombre d'un mûrier; une terrasse, un escalier, des treilles. Dans toutes les rues, le murmure des conversations bourdonne. On y parle de choses banales, des soins du ménage, des songes de la dernière nuit; de ci, de là, quelque mauvaise langue raconte comment elle n'a pu dormir, Adelaïde et son mari s'étant querellés jusqu'au matin. Car ici, tout le monde se connaît; avant tout, on redoute de faire parler de soi, et chacun tient à ce qu'on ait bonne opinion de lui. Aussi, à chaque instant, les phrases sont-elles coupées par des: — Mon Dieu! Quand on est des braves gens comme nous!... Je veux dire que lorsqu'on n'a rien à se reprocher!... Et pas moins, quel mal faisons-nous, nous autres?... Mais voici les hommes qui rentrent des champs! Des charrettes arrivent ébranlant la chaussée. Tous ces paysans, lorsqu'ils auront dételé leurs bêtes, ne manqueront pas de besogne encore à l'étable ou au grenier. Leurs occupations sont réglées comme celles de tout le village. Les jours s'ajoutent et se ressemblent. En outre du branle-bas matinal et du train habituel: tapis secoués aux fenêtres, chants à pleine voix jusqu'à midi, pendant qu'on fait les chambres, somnolence générale durant l'après-dîner; on sait que la fontaine est occupée de dix à onze heures par Nourade qui y lave ses chiffons et le soir, à huit heures, par le gros Toussaint qui y fait boire ses chevaux; on sait aussi qu'après le souper, on chantera devant la maison du cordonnier et qu'on peut y aller faire la veillée. On sent que ces gens-là sont chez eux, qu'ils s'y trouvent à l'aise, qu'ils aiment leurs champs, qu'ils sont heureux. Ils songent de temps en temps à monter quelque fête pour se divertir. Pour la supporter avec moins de peine, ils ont organisé leur existence en commun, et chacun vit un peu de la vie du pays, sainement, agréablement.

Tel était à peu près, autrefois, l'aspect des villages en Provence. Mais hélas! tout a une fin. Il a fallu que, séduits par la beauté du pays ou attirés par leurs intérêts, des étrangers vinssent s'installer dans nos bourgades paisibles! Ils y sont venus de plus

en plus nombreux, se soumettant d'abord aux usages établis, les réformant ensuite. Les habitants, voyant tant de visages nouveaux, entendant parler une nouvelle langue, n'ont plus osé considérer la rue comme leur propriété; les femmes ne sont plus venues se grouper pour travailler. Les uns se sont retirés chez eux, le cœur meurtri de voir ces changements; d'autres ont suivi le mouvement, ont renié les traditions pour adopter les coutumes nouvelles; on s'est séparé, on ne s'est plus connu. L'existence en commun était brisée; chacun a dû supporter seul tout le poids de la vie. Car ils se sont trouvés brusquement sans appui ayant perdu les habitudes qui les soutenaient. Les gens, aussi, se sont moins préoccupés de leur réputation et ont été moins sévères pour eux-mêmes. Mais il faut déplorer la perte de tout ce qui faisait l'originalité du peuple provençal. Les villages ont changé d'aspect, sont devenus banals; on n'a plus pu faire deux pas dans les rues sans y voir des cafés, les chansons naïves, spirituelles et jolies que l'on chantait en famille ont été remplacées par des refrains fades et plats que l'on entend brailler sur les trottoirs au milieu de la nuit; on n'a plus osé danser au tambourin et au galoubet et faire, durant les fêtes, les *Courdello*, les *Chivau frus*, ou les *Ciéucle*: l'esprit même de la race s'en allait au contact des étrangers. On conçoit qu'on n'ait plus aimé les champs et qu'on les ait désertés.

Or, Mistral n'a pas voulu que la Provence mourût ainsi peu à peu. Il a fait appel à l'amour-propre des Provençaux, à leur énergie. Il les a engagés à ne pas se laisser dominer par les nouveaux venus et à leur imposer au contraire leurs usages. Il leur a parlé du vieux village, il a employé tout son talent à leur en faire sentir le charme, il le leur a fait connaître, il a tâché de les y ramener ou de les y retenir. Et nos enfants, en lisant son œuvre, se sentiront plus fortement attachés à leur petite patrie. Ils ne voudront plus la quitter.

Ils verront, décrits dans des vers magnifiques, l'enchantement de son sol, de son ciel, de son climat, de ses villes, et, s'ils ont déjà goûté cette beauté, ils ne l'apprécieront que mieux. Ils pourront sentir, en lisant dans Mireille les descriptions des labours, de la moisson, de la fenaison, la poésie et le charme des travaux champêtres. Ils apprendront à connaître le peuple dont ils font partie, à l'aimer pour son caractère, pour sa nature, à vouloir demeurer auprès de lui, à désirer qu'on garde ses croyances, ses mœurs et ses fêtes. Pour les attacher plus fortement encore à leur terre natale, Mistral leur parlera de leur enfance écoulée dans une heureuse quiétude. Il ravivera en eux les souvenirs les plus chers. Un enfant de Provence pourrait-il lire sans émotion le récit des Rois Mages, dont la fin est si pleine de regrets et de nostalgie:

— Qui me rendra le délice, le bonheur idéal de mon âme ignorante quand, telle qu'une fleur, elle s'ouvrait toute neuve, aux chansons, aux sonnettes, aux complaintes, aux fabliaux, que ma mère en filant, cependant que j'étais blotti sur ses genoux, me disait, me chantait, en douce langue de Provence: le Pater de

Calendes, Marie-Madeleine la Pauvre Pécheresse, le Mousse de Marseille, la Porcheronne, le Mauvais Riche, et tant d'autres récits, légendes et croyances de notre race provençale, qui bercèrent mon jeune âge d'un balancement de rêves et de poésie émue! Après le lait que m'avait donné son sein, elle me nourrissait, la sainte femme, ainsi avec le miel des traditions et du bon Dieu.

Aujourd'hui, avec l'étroitesse du système brutal qui ne veut plus tenir compte des ailes de l'enfance, des instincts angéliques de l'imagination naissante; de son besoin de merveilleux, qui fait les saints et les héros, les poètes et les artistes, aujourd'hui, dès que l'enfant naît, avec la science nue et crue, on lui dessèche cœur et âme. — Eh! pauvres lunatiques! avec l'âge et l'école, surtout l'école de la vie vécue, on ne l'apprend que trop tôt la réalité mesquine et la désillusion analytique, scientifique, de tout ce qui nous enchanta.

On peut dire, pour terminer, que Mistral aura exercé, sur les jeunes Provençaux, une influence suffisamment profonde pour les retenir dans leur pays, leur donner l'orgueil de leur race et l'amour de tout ce qui touche la Provence si, en lisant l'invocation placée en tête de *Calendal*:

*Amo de moun païs, tu que dardaies,...*

ils sentent leur âme s'élever dans une pensée pieuse pour les aïeux, pour la vieille terre, et leur cœur tressaillir de tendresse pour elle.

On ne peut parler de l'œuvre de Mistral sans oublier qu'elle est écrite en provençal. Or, on n'a pas permis encore aux instituteurs désireux de le faire d'enseigner cette langue dans les écoles. C'est là une question délicate qui partage les opinions; je n'ai pas la prétention de la résoudre. Je me contenterai de donner ici mon humble avis.

Beaucoup d'instituteurs accusent le patois comme ils disent de porter des torts très graves à l'enseignement du français. C'est contre lui qu'ils invectivent lorsque leurs oreilles sont désagréablement impressionnées par la prononciation vicieuse de nombreux mots: *pein* pour pain; *mein* pour main; *mangié* pour manger; *histouaro* pour histoire; *blen* pour blanc, etc. Il n'est en effet rien de plus insupportable que cet accent régional. Mais ce n'est pas tout: les élèves de nos écoles introduisent dans leurs phrases de monstrueux provençalismes. Il est vrai qu'on a tendance à exagérer et bientôt, dans ce pays-ci, les incorrections qu'on peut trouver dans tous les devoirs ne pourront plus s'appeler que des provençalismes. Devant tant de méfaits, nos braves maîtres se décidèrent à livrer une lutte à mort au provençal, et je me souviens qu'étant enfant on avait essayé de nous défendre de parler patois. Les résultats furent immédiats: durant les récréations, quand les maîtres étaient près de nous, nous ne parlions plus. Quand ils s'éloignaient, nous reprenions nos

conversations dans la langue maternelle; et enfin, quand à toute force il le fallait, nous ne pouvions parler entre nous qu'une sorte de français horrible à entendre. On oubliait que dans la plupart des familles les parents ne parlent entre eux que le provençal et que beaucoup l'emploient aussi avec leurs enfants. D'ailleurs, aurait-on réussi à le détruire définitivement qu'il resterait à savoir si l'on aurait bien ou mal fait.

Mais enfin puisque la vieille langue des troubadours persiste à vouloir vivre, que les instituteurs mécontents veuillent faire contre mauvaise fortune bon cœur! Il y a peut-être un parti à en tirer! (1)

(1) La partie qui suit, du travail le Queirard, n'a été qu'ébauchée. Aussi n'en donnerons-nous que quelques fragments et la conclusion.

D'autre part, il est à souhaiter que les enfants nous arrivent en connaissant bien le provençal. En se servant de celui-ci, ils emploient le mot propre à exprimer leur pensée. Ils possèdent donc là un vocabulaire très sûr, dont on pourra se servir pour leur faire acquérir un vocabulaire aussi sûr en français. On donnera, en effet, la signification exacte d'un mot français en indiquant son correspondant en provençal. De même cette langue pourra être utilisée pour l'acquisition de notions étymologiques élémentaires.

Les textes de Mistral qui rebutent à la première lecture par les difficultés de la graphie et parce que le dialecte employé diffère de celui de la Basse-Provence, ne tardent pas à exercer une véritable séduction par l'harmonie des mots. Je crois que les enfants se familiariseraient vite avec eux et ils auraient ainsi l'avantage de connaître une langue très pure et dont l'utilisation donnerait les meilleurs résultats. Je dirai pour terminer que l'enseignement du français par le provençal fournit aux élèves un vocabulaire des plus pittoresques, des plus imagés, des plus expressifs; il ferait passer en même temps un peu de l'originalité du provençal dans le français. Car tous ceux qui lisent Mistral savent combien ses traductions sont savoureuses. Comme j'aimerais bien mieux entendre nos petits Provençaux parler une langue pareille, que celle qu'ils rapporteront de la caserne ou même celle qu'ils auront apprise en fréquentant les francihots de notre pays.

Ceux qui ont beaucoup lu Mistral et qui ont ressenti sur eux l'excellente influence de cette lecture qui élève l'âme, donne des sentiments nobles, révèle le fond de leur nature aux Provençaux et par-dessus tout leur inspire un si profond amour pour leur pays, ceux-là sentent vraiment de quelle utilité et de quel plaisir est la lecture de cette œuvre. Je crois sincèrement que ceux qui l'ignorent tout à fait portent en eux

une grande lacune et qu'ils échappent à l'attrait de leur terre natale, qu'ils ne peuvent connaître le peuple qui les entoure et qu'ils sont étrangers à de bien douces émotions et à de chères idées. J'exprime le vœu, en finissant, qu'un plus grand nombre d'instituteurs, dans notre région, lisent à l'avenir les ouvrages de Mistral, qu'ils soient eux-mêmes intéressés et émus et qu'ils songent ensuite à en tirer parti pour faire de leurs élèves de braves gens.

**XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX**

## **GLENO**

(1915-1916)

### **LES VENDANGES**

J'aime beaucoup la cueillette du raisin, car la vendange n'est pas un travail, mais une fête. Les rangées de vignes forment de longues lignes vertes au milieu desquelles, apparaissent, comme des taches, des corsages de diverses couleurs et de nombreux mouchoirs blancs noués sur les chapeaux pour se préserver du soleil. Les jeunes filles chantent en chœur un air provençal. Les vieilles femmes content des anecdotes. Un homme va et vient qui charrie des paniers. De temps en temps, les vendangeurs lèvent la tête pour voir détalier un lièvre, ou pour s'égayer du spectacle d'un garçon qui barbouille de raisin la figure d'une jeune fille. Puis, chacun se remet au travail et les chants interrompus reprennent de plus belle. Toute la journée se passe ainsi gaiement et l'on rentre, le soir, l'esprit joyeux et libre de tout souci.

### **LA RÉCOLTE DES CHÂTAIGNES**

La récolte des châtaignes, plus triste, n'est pas moins attrayante. La saison est plus avancée et les pluies sont venues. On arrive sur les huit heures. Le bruit des charrettes cahotées se répercute dans le vallon. A la moindre bise, les châtaignes pleuvent du haut de l'arbre géant. De nombreuses gouttes d'eau perlent sur les

arbustes. La lumière, pâle et filtrée, les fait scintiller et elles ressemblent à autant de pierres précieuses. Le torrent, grossi par les pluies récentes, roule ses eaux blanches de cascade en cascade. Les jeunes fougères, le rose tendre des fleurs de bruyère et le rouge vif des arbrouses forment une parure éclatante.

Dans ce cadre magnifique, la besogne bat son plein. Brusquement, une averse arrive. Tout le monde se sauve en courant vers une bastide où l'on allume un bon feu. Ces imprévus, cette panique d'un instant que cause la pluie, comme je les aime! Et quel plaisir aussi de dégringoler à toute vitesse le long de ces pentes raides.

## UNE COLLINE

En arrière s'élève une colline.

Les flancs en gradins sont plantés d'oliviers, et, çà et là, sur le gris terne de ces arbres, tranchent les couleurs vives d'un chalet: rouge des tuiles, blancheur de la façade, vert des persiennes.

Sur son sommet quelques pins rares se détachent au milieu de nombreux arbustes, et, en bien des endroits, la terre, emportée par les eaux, laisse voir d'énormes rochers blancs.

Un chemin, bordé de verdure, zigzague sur les pentes et par-dessus tout cela, un grand aigle, très haut dans le ciel bleu, guette, immobile, le peuple criard d'un poulailler.

## UNE RUE

Elle mesure à peine cinq à six mètres de largeur et n'est pas très longue. Les maisons qui la bordent sont inégalement hautes, assez vieilles déjà et beaucoup laissent voir les pierres de leur façade. Au pied des maisons, se trouve, de chaque côté, un petit trottoir, au bord duquel coule un ruisseau. Une bande de canards cherche sa nourriture dans l'eau sale.

Dans cette rue, pas un arbre. Une charrette, rangée de façon à ne pas gêner la circulation, repose sur les brancards. Devant l'atelier du menuisier des planches sont accotées à un établi; je distingue des cerceaux parmi les copeaux épars sur le sol.

Çà et là un banc est fixé au mur, et un chat, roulé en boule, y dort au soleil. Une vieille femme va chercher de l'eau, une ouvrière fait claquer la porte en sortant de sa maison et court à son atelier, une jeune fille secoue un tapis par la fenêtre, des poules grattent le sol, un chien cherche dans un tas d'ordures: c'est tout ce qui met

un peu de mouvement dans cette rue.

Elle se termine sur la place au centre de laquelle j'aperçois la fontaine ombragée de deux saules pleureurs.

### **LE JARDIN ABANDONNÉ**

Le jardin est un lopin de terre entouré d'une haie vive. Un sentier mène de la porte d'entrée, chétive, — quelques piquets disposés en croix — à un cabanon en planches. Le reste est divisé en plates-bandes.

Depuis la guerre l'herbe y pousse: le chiendent voisine avec les chardons et les coquelicots; les insectes y trouvent un abri, une cachette; le liseron enlace le pied d'un pêcher; les ronces rampent sur le sol et, sournoises, s'avancent lentement vers l'intérieur; la nature tout entière s'installe dans ce lieu abandonné.

### **UN BEAU COUP DE FUSIL**

De grand matin, M. X... en tenue de chasseur, chaussé de hautes guêtres, bat la forêt. Son chien, Capi, gambade parmi les touffes de cistes et de bruyères encore tout humides de rosée... Tout à coup deux lièvres détalent, ventre à terre. Capi s'élançe à leur poursuite. Les bêtes disparaissent. Seuls les abois du chien indiquent au chasseur la direction de cette course effrénée. Celui-ci tend l'oreille. Pas de doute les lièvres vont passer par ce sentier-là, à droite. Il court s'y porter, à l'affût. Les abois approchent, approchent encore, de plus en plus. Vlan! les deux lièvres débouchent, arrivent de front. Rapidement, M. X... épauLe, vise, tire. Coup double! Là-bas, deux cabrioles., puis, plus que deux corps pantelants, agités des soubresauts de l'agonie. Le fusil encore fumant, M. X... se dresse et tranquillement crie

— Apporte, Capi!

### **LA SEMEUSE**

Grande et svelte, la semeuse est coiffée d'un bonnet phrygien d'où s'échappe une chevelure flottante. Elle porte la tête haute, d'un air fier et loyal. Son corps est drapé d'une étoffe légère serrée à la taille. De l'un de ses deux bras musclés et vigoureux, elle soutient un semoir de toile passé en bandoulière, et de l'autre, elle y puise le grain, que d'un geste régulier, à la volée, elle jette dans les sillons que l'on devine autour d'elle. Pieds nus, elle va d'un pas décidé.

Cette semeuse symbolise la France, la France qui distribue les grains aux autres nations — les sillons.

Ce sont les principes du bien, du beau, du vrai, de la liberté qu'elle sème. Elle fait part aux autres nations des découvertes de ses explorateurs, des inventions de ses savants, des œuvres de ses écrivains, de ses sculpteurs, de ses architectes, de ses musiciens. Elle partage avec tous, grand ou petit, riche ou pauvre, bon ou méchant, reconnaissant ou ingrat. A l'horizon le soleil se lève, radieux comme la vérité. Les faibles sentent une protection sous ce bras généreux et se rapprochent. Elle va toujours, emportée dans l'élan de sa noble tâche qu'elle veut remplir jusqu'au bout. Elle sème, elle sème avec espoir, elle sème éperdument, elle sème avec ardeur, afin de récolter plus tard et de faire, avec les autres peuples, l'universelle moisson, dans la paix.

XXXXXXXXXXXXXXXXXX

## ÀUTRI GLENO

(1919-1922)

### JOURNÉE D'ENNUI

Ma mère m'avait dit:

— Tu ne sortiras pas.

Je demeurai un instant debout, hébété, le regard fixe et les mains dans mes poches.

— Tu ne sortiras pas.

Je me résignai et résolus de passer le temps le plus agréablement possible. Malheureusement, je sentais naître en moi du dégoût; pour tout ce qui m'entourait. Je pris un livre, fis la moue et le rejetai; j'en soulevai un autre et finis par aller écraser mon nez contre la vitre. Le ciel gris, le reflet pâle de la neige, la demi-obscureté de la pièce ajoutaient à ma tristesse. Comme mes camarades devaient s'amuser! Et j'étais en colère contre ce maudit rhume qui me condamnait à rester là à me morfondre. Cette amertume me faisait éprouver de la répulsion pour tout jeu ou passe-temps qui essayait de me tenter. Je ne pensais qu'à mes boules de neige et je finis par m'ennuyer terriblement, d'un ennui qui me devint peu à peu insupportable.

Je faisais trois pas, je tournais, je bâillais. Je m'asseyais pour me redresser aussitôt; et je rôdais dans la cuisine pour trouver une distraction. Mais rien, rien qui pût attacher mon esprit et me faire oublier ce qui causait mon ennui! L'ennui aigrissait mon caractère et me rendait de fort mauvaise humeur. Ma sœur, occupée à coudre, me regarda et se mit à rire, sans doute de ma mine renfrognée. Cela m'exaspéra.

— Veux-tu que nous jouions ensemble? me dit-elle.

— Non.

— Pourquoi boudes-tu? Que t'ai-je fait?

— Rien. Mais...

— Et tu m'agaces! Ne me parle plus!

Elle ne se fâcha pas de mes paroles et reprit son travail sans plus s'occuper de moi. Je pris un livre, mais je pus à peine lire quelques lignes. J'essayai de chanter, mais je n'étais pas content. En furetant je trouvai une boîte de peinture et me mis à peindre. J'eus vite perdu patience et, laissant là couleurs, solfège et roman, je me remis à marcher et à tourner. Et les minutes passaient longues comme des heures. Sur le soir j'allumai le feu. Je vins m'asseoir devant la cheminée, les jambes allongées, les bras croisés et le menton sur la poitrine. J'attisais le foyer, regardant monter la flamme et danser les reflets rouges sur les murs. Je demeurais longtemps dans une demi-somnolence, écoutant ma sœur qui fredonnait et l'interrompant de temps à autre par un long bâillement.

Ce n'est que le soir, lorsqu'on eut allumé la lampe et que nous fûmes réunis, que le va-et-vient et le bruit me déridèrent un peu et me tirèrent de ma torpeur.

31

*janvier 1919.*

## SAINT PIERRE REPENTANT

Après avoir renié Jésus, saint Pierre pleure sa faute et implore le pardon de Dieu. Simplement vêtu de la lourde toge romaine, le Prince des apôtres, debout, se renverse en arrière, dans un mouvement de désespoir, et laisse retomber ses mains jointes. Du manteau accroché à une épaule, le buste du vieillard émerge, nu, et sa large poitrine se soulève, étreinte par la douleur. Deux touffes de cheveux blancs et une épaisse barbe grise encadrent son visage aux traits tirés, masque vivant du repentir et de la souffrance, avec ses rides profondes et ses joues creuses. La bouche s'entr'ouvre comme si l'air manquait à cette gorge oppressée. Les yeux, de larmes taris, élèvent vers le ciel une ardente et muette prière.

— Oh! Seigneur, te montreras-tu toujours inexorable au plus repentant des pécheurs? Détourneras-tu toujours ton regard de moi avec horreur? Vois mes

pleurs, vois ma souffrance. Malheureux! qu'ai-je fait? Oh! pardon! pardon! Mais c'est en vain que Pierre se lamente, et ses jambes raidies ont peine à supporter son corps chancelant, exténué de fatigue et de privations.

(Sur le Saint Pierre repentant, de Pierre Puget, à la cathédrale de N. D. des Doms à Avignon).

*14 février 1919.*

## LE JEU

Les assistants entourent une table massive placée au centre de la pièce et, les uns assis, les autres debout, braquent leurs yeux sur le tapis vert où l'on se dispute les écus. Les joueurs sont presque tous des rôdeurs de carrefours, pauvres adolescents dont la jeunesse s'en va dans la débauche comme une fleur sur les eaux boueuses d'un torrent; ce sont encore de vieux célibataires ou même quelques ouvriers, mauvais père de famille qui noient leur honte dans l'alcool. On joue. Des cartes s'abattent accompagnées de jurons; des exclamations furieuses fusent de tous côtés; un petit homme sec se démène et proteste d'une voix aigre contre la méthode de son adversaire; celui-ci le menace d'un air furibond, puis tout à coup un rateau, d'un mouvement prompt, fait table rase. Et de nouveau on mise; les pièces tombent; le jeu s'engage derechef avec plus d'ardeur, plus de fièvre; de nouveau il met le feu dans les cerveaux et fait passer dans les yeux des éclairs mauvais. Les cartes pleuvent, se mêlent, s'en vont, reviennent; de furieux combats se livrent où triomphent tour à tour l'as et le roi et, présidant la bataille, d'affreux démons dansent en rond sur le tapis; le Hasard et la Chance y font des bonds désordonnés, embrassent tantôt l'un tantôt l'autre, et, capricieux, se jouent des joueurs; la Jalousie les suit du regard et, comme un chien hargneux, gronde dans son coin; souple et rusée, la Tricherie fait sur le tapis des évolutions de belette, cache une carte, crée des coups de théâtre; de malicieux lutins s'ébattent avec des rictus farouches, sautent, tournoient, entraînent les écus dans leur ronde effrénée et plus d'un joueur novice voit sa poche se vider avec une rapidité qui tient de la magie. Satan a lâché sa meute; n'est-ce pas lui qui envoie au vieux père Anselme, ce vilain bossu Touchez donc ma bosse, Monsieur, elle porte bonheur, pour dix sous seulement!... Cependant la salle se vide peu à peu et bientôt les derniers joueurs s'en vont. Seul un jeune homme s'attarde dans le réduit où le tenancier succombe au sommeil. Il

reste là, triste, immobile, les yeux fixes; c'est alors que le Désespoir vient lui parler tout bas à l'oreille et fait rouler dans son esprit de sombres pensées. Le malheureux résiste; mais bientôt, insinuant et perfide, le Désespoir l'entraîne avec lui dans l'ombre...

*4 avril 1919.*

## **SOUVENIR**

..... Je voulus revoir la forêt des Maures, dans laquelle j'avais, quelques années auparavant, vécu tout un inoubliable automne. Par une après-midi torride, j'allai donc m'asseoir à l'ombre de ses gigantesques châtaigniers.

Je revis leurs troncs moussus, ventrus, vidés, fendus, leurs bras puissants couverts d'un lichen vétuste; je revis leurs feuilles dentelées et les hérissons près de s'entr'ouvrir. Comme autrefois, le vallon me fit entendre le doux murmure de ses cascades et le bruit léger de sa course sur les galets; comme autrefois des écureuils passèrent à toute allure, agrippés à l'écorce rugueuse des arbres. Mollement allongé sur les fougères, environné des senteurs de bruyère et du bourdonnement de mille insectes, je sentis une foule de souvenirs m'assaillir.

*Vendredi 27 mai 1919.*

## **PLAISIRS INTELLECTUELS**

Je me représente souvent tel que je serai dans quelques années et me demande:

— Que feras-tu de tes loisirs? Pour rien au monde je ne voudrais être un désœuvré. Hélas! il n'en manque point de désœuvrés depuis l'indolent, qui, en dehors de quelques obligations, ne sait plus que faire, sinon lire son journal, fumer force pipes et faire du jardinage en amateur, personnage atone vieillissant dans un long ennui, jusqu'à l'agité qui, après sa journée, semble se passionner pour mille petits travaux et se dépense en besognes futiles. Les esprits les plus actifs ne demeurent pas forcément chez les personnes les plus remuantes. J'ai horreur de la dispersion des idées; je ne peux comprendre que l'on s'intéresse à une infinité de choses, que l'on dévore dans une seule journée des ouvrages traitant des sujets divers, une quantité d'articles; que l'on résume, note, apprenne, pour la seule illusion de se dire:

— Je travaille et m'instruis. Je serais plutôt enclin à n'avoir qu'une idée fixe, qu'on l'appelle folie ou idéal; je voudrais qu'elle m'absorbât et qu'elle régnât sur mon esprit. Elle m'apportera ses joies secrètes et durables. Je serai l'homme de mon métier, et de plus, un homme qui aura une voie toute tracée. Un ambitieux, peut-être! il faut bien l'être un peu. Il ne me sera pas désagréable d'écrire, de produire, et je pêcherai souvent peut-être en me mirant dans mon œuvre: mais cela n'est pas défendu et ce sont là plaisirs intimes, les plus chers à l'homme.

Pour moi, travail et plaisir se confondent. Comment l'un peut-il aller sans l'autre lorsque la besogne n'est pas imposée? Point n'est besoin, alors, d'efforts réglés pour entretenir le goût du travail intellectuel; il en faut plutôt pour lui résister.

Ce m'est une joie que de subir sa dictature, de céder à ses caprices. Le tyran s'implante chez nous, il nous harcèle, nous pousse et, n'étant pas toujours raisonnable, vous rend parfois ridicule aux yeux des gens de bon sens. Il perd tout sang-froid à la seule vue d'un livre nouveau, exige que vous l'ouvriez, en lisiez la première page, puis une autre et d'autres encore, malgré votre soupe qui refroidit ou votre lit qui attend. Quelle intolérable manie que celle d'arrêter, quand il lui plaît, une idée qui passe dans notre cerveau! Voilà qu'il la retient et veut que vous y songiez, la développiez, en fassiez quelque chose de joli, d'achevé (ses exigences sont excessives). Il ne vous parle que de lectures, de poésie, de belle prose, de recherches et de calculs, nous dit des contes inoubliables où la Pensée est reine et l'Esprit prince charmant. Si vous ne vous prêtez pas à ses désirs, il se fâchera et pendant quelques jours vous serez comme dépaysé. Lui disparu, plus de tentations, plus de besoins: rien qu'une pauvre tête vide et un air ennuyé.

*1er mai 1920.*

## L'ÉLÈVE-MAÎTRE

Les élèves-maîtres ont à remplir un assez grand nombre d'obligations, les unes imposées par le règlement, les autres librement consenties. Les premières présentent peu d'intérêt; elles sont nettement définies; on s'y plie, les récalcitrants ayant beaucoup à perdre et rien à gagner.

Parmi les secondes beaucoup ne doivent leur nom d'obligations qu'au bon sens populaire et à l'état de choses établi dans la société. Car les gens ont des droits sur les futurs instituteurs qu'ils nourrissent de leur argent et à qui ils confient leurs enfants. Que l'élève-maître, afin de conquérir l'estime de ses chefs et des personnes

toujours en quête de commérages et de médisances, veille à ce que sa tenue soit propre, ses souliers cirés, son maintien calme et son visage souriant à tous; qu'il témoigne du respect aux autorités et à tous ces gros bourgeois épanouis dont se moque si volontiers Flaubert et qui n'en sont pas moins des hommes à principes solidement établis, n'admettant pas que des instituteurs soient faits autrement que ne les a conçus leur esprit; qu'il flatte l'amour propre des pères et mères de famille en leur montrant une certaine considération; qu'il soit poli, affable, serviable; que sa conversation soit correcte, son élocution aisée; que ses discussions ne soient pas prétentieuses et révèlent un gros bon sens; qu'il ne se laisse pas surprendre à conter fleurette aux jeunes filles pendant les vacances ou les sorties; qu'il n'accuse point de tendances inquiétantes, ni un trop fort penchant pour la chasse; il sera pourtant avantageux pour lui de pratiquer plusieurs sports, le fait de sauter ou de courir parfaitement étant plus que jamais, aujourd'hui, un élément de considération.

Il est quelque peu attristant de constater que pour beaucoup d'élèves-maîtres, ces obligations paraissent les plus importantes. Pensez donc! les gens n'ont pas le temps d'approfondir les choses et l'on se fait une réputation par les dehors de sa personne. N'est-ce pas sur le peu de nous-mêmes livré au public qu'on nous juge? Agissons de telle sorte qu'on nous juge favorablement.

Avec cela, le titre d'élève-maître n'est pas un titre de gloire. Il est porté avec ostentation par un jeune homme fort banal qui apprend à faire des leçons comme un apprenti menuisier à raboter des planches, fort entiché de sa science toute neuve, ne méprisant pas les romans feuilletons, ne laissant échapper aucune occasion de faire de l'esprit et ne reculant pas devant les jeux de mots et calembours énormes, plein d'idées sur la mauvaise conformation de la société, sur les réformes à apporter dans l'enseignement, ou bien, fort tranquille, abattant au jour le jour sa besogne de gribouilleur de papier et montrant une

paisible indifférence pour tout ce qui demande réflexion et discussion.

Pourquoi, d'ailleurs, vouloir lui faire une obligation de tous les devoirs dont on parle en classe de morale? Un élève-maître doit travailler, lui dites-vous? Mais il travaille. Ses professeurs sont contents de lui; il a eu le courage de lire jusqu'à quinze fois de suite un résumé ou un manuel quelconque; il s'est trouvé monté ensuite comme une boîte à musique dont la clé a été tournée quinze fois et le mécanisme s'est déclenché deux heures plus tard devant un maître heureux et des camarades ébahis. Ses progrès sont incontestables et ses connaissances vont augmentant d'année en année. Qu'importe si son esprit demeure sans cesse terre à terre accumulant une science qui n'est pas comprise, mais qui n'en est pas moins logée là, entre les os du crâne? Il n'y a pas de mal à ce qu'il soit borné puisqu'il lui est toujours possible de laisser croire le contraire. Une graine de haricot devient une plante de haricot et quand nous venons au monde nous sommes comme celle-ci tout formés dans notre graine. On perd son temps à redire à un élève qu'il doit travailler

lorsqu'il ne sait comment s'y prendre; on l'affole et il travaille mal; il n'y a vraiment de profit dans le travail que pour les esprits curieux et qui y sont naturellement portés. La meilleure volonté du monde ne saurait suppléer à un manque de moyens. Les obligations que vous dictez aux élèves-maîtres sont de vaines paroles.  
— Autant en emporte le vent.

*6 novembre 1920.*

## **PHILOSOPHIE**

Arrive un âge où l'on sort peu à peu de la vie ayant reçu d'elle les joies dont on se lasse et les douleurs dont on se console, la maudissant ou la bénissant, selon qu'elle a laissé au cœur des désirs inassouvis ou quelques-uns de ces regrets dont il serait doux de mourir. Après les années passées, monotones et apportant chacune leurs désillusions, on est devenu sage, sceptique, convaincu de l'inutilité de bien des choses et l'on se laisse aller aux vieux jours, en digérant péniblement entre deux repas; ou bien, pris d'une inconcevable folie, on veut vivre encore, on se remet à avoir des idées et de grands espoirs. Mais les ardeurs de la jeunesse sont allées habiter des cerveaux plus légers parmi les visages joyeux des nouveaux arrivants, on se sent d'une autre époque et l'on se retire.

*23 novembre 1920.*

## **LE RESPECT DÛ À L'ENFANT**

On peut toujours rechercher pourquoi nous éprouvons à l'égard de l'enfant un sentiment de respect, en considérant celui-ci comme une chose acquise. Cela permet de faire réfléchir une infinité de gens, peu ouverts aux délicatesses du cœur, sur un sujet dont ils ne soupçonnaient peut-être pas l'existence; de leur faire admettre, après quelques considérations, que les enfants méritent des égards qu'ils se feront un devoir, par raison, de leur témoigner. Cela permet encore d'éclairer un nombre plus restreint de personnes qui portent confusément en elles le respect de l'enfance, sans pouvoir se l'expliquer, car il doit être donné à une infime minorité d'éprouver et de pouvoir analyser, en même temps, ce sentiment.

Sa complexité me paraît grande, mais je crois qu'il s'unit en moi à de l'émerveillement et de l'humilité, et il me plaît de rapporter ici quelques paroles

d'un vieux paysan, saint homme qu'avait façonné la terre et qu'une réflexion lente et soutenue, durant les journées de labeur machinal, avait conduit à la sagesse.

— Petit, me disait-il, il ne faut pas abîmer les fleurs c'est laid comme un péché, et tu me fais de la peine. Je voudrais t'apprendre à respecter les plantes et à ne plus les considérer comme de misérables choses entre tes mains. Vois-tu cette pousse de vigne? Elle est grosse comme l'ongle; mais je sais bien que dans six mois il en sera sorti un sarment avec des vrilles et des raisins pendants; de même ces brins d'herbe, qui pointent entre les mottes, portent en eux les épis roux; on dirait que cela se fait tout seul, à un temps voulu et prévu d'avance! Mais qui donc a écarté la terre pour livrer passage aux tiges? et les chaudes haleines qui ont fait éclater les bourgeons, d'où viennent-elles? Laisse croire aux sots que cette œuvre est la nôtre! Je sais bien qu'il faut que nous soyons là pour mettre tout près des racines le fumier qu'elles perdraient du temps à chercher, pour soigner les plantes et les faire venir plus vite; mais ce faisant, nous n'apportons que notre aide. Ceux dont le caractère n'est point pieux veulent donner eux-mêmes la direction aux rameaux et la couleur aux fleurs; ils se disent les maîtres et ne sentent pas que l'œuvre de génération et de croît nous domine. Devant elle, baissions la nuque! Et tellement que si, par ignorance ou maladresse, nous la gênons ou la dévions, nous sommes des gâcheurs de besogne et des ânes vêtus. Mets-toi bien cela dans l'idée! Moi, mes dents déjà sont branlantes; bientôt je m'en irai; et l'on verra toujours les plantes sortir de terre; aide-les à grandir, mais fais-le avec respect. Ainsi, ce brave homme, par la contemplation de la nature, avait été conduit à l'émerveillement, puis à l'humilité, et s'était habitué à considérer respectueusement des choses qui portaient en elles tant de mystère. Il m'avait préparé à le sentir moi-même, si bien qu'ayant été amené plus tard à réfléchir sur l'évolution d'un homme, j'ai retrouvé tout de suite ce même mystère et le respect que j'éprouve pour un enfant ressemble beaucoup à celui qu'avait conçu ce paysan pour ses plantes.

Car il faut considérer que l'enfant porte en lui, dès sa naissance, une âme particulière contenant déjà, en germe, tout le caractère de l'homme futur, comme les caractères particuliers de chaque fleur se rencontrent déjà dans les boutons.

L'éclosion et l'épanouissement de cette âme se font aussi par une force inconsciente, n'émanant pas de nous et semblable au souffle vivifiant qui fait monter les tiges. Notre rôle, auprès des jeunes âmes, se ramène à celui du jardinier auprès de ses fleurs. Il suffit de solliciter, de favoriser et de hâter une évolution et de guider discrètement le jeune esprit qui cherche sa route. Mais il faut nous garder d'empiéter, par vanité, sur une tâche qui ne nous appartient pas. Ainsi, quand le spectacle d'une âme qui s'éveille et se développe nous a ravis, et que le sentiment d'une œuvre supérieure à nous et écrasante par sa grandeur nous a pénétrés d'humilité, le respect pour l'enfant naît tout naturellement et nous n'avons nulle peine à le manifester.

Instinctivement, de peur de profaner une chose sacrée, nous ne traiterons point les enfants comme des jouets, car il ne faut pas se dissimuler que les élèves ne sont, pour certains éducateurs ignorants et vains, qu'un amusement.

Et ceci condamne tous ceux qui, par maladresse ou aveuglement, ne savent pas user des punitions, des réprimandes et qui, gauchement, blessent la sensibilité délicate des jeunes êtres. Notre respect se traduira par une grande réserve dans nos paroles et nos manières. Mais cela ne suffit point. C'est notre enseignement surtout qui doit être tout empreint d'un esprit de respect pour ceux qui le reçoivent. Connaissant mal notre métier et par conséquent mauvais ouvriers, nous ferons comme le laboureur inhabile qui arrache, en passant, les pousses des vignes et, comme il s'appliquerait à surveiller les mouvements de ses bras, nous devons veiller sur ceux de notre pensée et faire notre tâche très sérieusement. Enfin, il faudra respecter dans l'enfant sa personnalité, car il peut porter en lui une âme très belle et nous n'avons pas le droit de la modifier. On peut, par une pression soutenue et progressive, dénaturer un élève de même que l'on dévie la direction d'une tige ou que, par des opérations compliquées, on modifie les formes et les couleurs des fleurs. Dans les deux cas, on obtient des choses bizarres, mais loin d'être belles, et qui gardent un certain air de fausseté. Ce serait porter la plus grave atteinte à l'individualité de l'enfant que d'en vouloir faire ainsi notre produit, à son préjudice et sans autre garantie que la valeur de notre discernement. Hélas! les gens manquent un peu trop de modestie pour qu'on leur fasse confiance.

D'ailleurs, on sent plutôt toutes ces choses qu'on ne se les explique, et c'est heureux. Car qu'il s'agisse du jardinier qui obtient de beaux produits ou de l'éducateur à qui l'on a confié quelques belles âmes, lorsque l'épanouissement est complet et que les résultats se montrent au grand jour, tous deux ont gardé l'illusion de pouvoir se dire:

— Ceci est mon œuvre!

*1er mai 1921.*

## **CLASSIQUE!**

... Car on peut donner au mot classique diverses significations. Cent personnes interrogées, presque autant de définitions différentes. Citez-nous des écrivains classiques? Ce sera une véritable salade. Cependant on désigne par classiques les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle (il ne s'agit ici que des Français) parce qu'ils ont composé leurs ouvrages conformément aux règles tracées par les Anciens et qu'ils ont ainsi produit de tels chefs-d'œuvre qu'on peut les donner comme modèles. On

leur trouve des caractères communs résultant de l'observation des règles anciennes. Si l'on se borne à définir un classique d'après ces caractères, on aura une définition conventionnelle les englobant tous et ne s'appliquant à aucun en particulier. Il est alors d'usage de dire qu'un écrivain réunit les qualités suivantes: imitation des Anciens, prédominance de la raison (que tout soit logique, vraisemblable, — pas de fantaisie), pureté de la forme, noblesse du style, harmonie de la composition, noblesse des sujets traités, etc... Mais à qui s'appliquera cette définition? Aux écrivains du XVII<sup>me</sup> siècle? Combien y échappent! Et si l'on veut appeler classiques tous ceux qui ont produit des œuvres pouvant servir de modèles, il faudra ôter ce titre à bien des gens du XVII<sup>me</sup> siècle et on en verra du XIX<sup>me</sup> qui prendront place à côté de Racine et La Fontaine. Cela étant donné chacun se fait une opinion.

*9 novembre 1922.*

## LE FÉLIBRIGE

On donne un grand banquet toutes les années. Les tambourinaires prêtent leur concours. Tout bon félibre se doit d'y assister, d'y faire beaucoup de bruit et d'y porter de nombreux brindes à la gloire et à la santé de ses collègues. Car les félibres aiment le vin autant que les chansons. A chaque instant retentissent les accents de la Coupo santo, l'hymne national.

Mettons à part quelques beaux et même grands poètes, quelques vieux érudits qui ont usé leurs jours à tirer de l'ombre des bibliothèques les titres de noblesse de notre douce province. Les autres, avec leur simplicité et leur bonhomie, sont des gens très respectables. Leurs œuvres, pour beaucoup chansons ou galéades, qui périssent souvent avant eux, leur ont donné beaucoup de peines et aussi de grandes joies. Ils sont heureux lorsque leur nom est populaire dans les environs et c'est le comble de la gloire que de pouvoir écrire comme Charloun Rièu un quatrain sur la porte du cimetière de son village:

*Aqui lou viage se termino:  
Vuei es pèr iéu, deman pèr tu;  
Urous aquéu que ié camino  
Dins lou draïou de la vertu!*

(Porte du cimetière du Paradou)

Songez aussi qu'il est beau, après les travaux de la journée, de prendre la plume et d'être un écrivain; que, dans leur vieillesse, ils se redisent leurs vers en évoquant tous les souvenirs qui y sont liés; qu'à beaucoup, dont la vie aurait été assez triste, le félibrige aura donné bien des jours de beau temps (et d'illusions, disent quelques-uns).

Enfin, leur dernière pensée est pour les collègues qui continuent à écrire dans la langue mère et, sur leur lit de mort, en mémoire de Santo Estello, ils se donnent rendez-vous dans la plus haute de toutes les étoiles.

(Extrait d'une causerie sur le Félibrige faite aux élèves de l'Ecole normale d'instituteurs de Draguignan en 1921)

## LA RIBOTO

Aquéu vèspre tout Gounfaroun soupavo au Prat dis Iero dins une grando acampado que l'us aviè counsacra, e degun i'auriè manca, pas mai qu'au roumeirage de Nostro-Damo.

Aquest'a près-dina lou capelan agué lèu espedia li vèspro. S'esparpaïant à la sourtido tout lou femelan ané querre dins lis oustau lis ome, jouine e vièi, e lèu-lèu tout acò parté emplissen li carriero de soun emboulun. Sus la grando plaço li partido de bocho resteron entamenado, e lou sacristan, perèu, de pòu que terro ié manquesse, souné l'angelus qu'èro p'anca quatre ouro.

Se partiépèr bando. Tout Gounfaroun, regoulant dòu Castèu, montant dòu bout de vilo, s'adraié dins lou prat. Touti arnesca, tabaran soun panouchoun, coupaire, coumaire de touto meno, partièn. Coumo i jour de chavano li carriero passeront plano. Lou souléu pogniè d'eilamoundaut e tout aquéu mounde, entrefouli adeja, foulastrejavo, se senten i cambo un vòu de mousquihoun. Caminavo. Dins li traverso reboumbelavo coumo l'aigo de mar dintre uno cauno, e sa charradisso vounvounejavo dins li courredou dis oustalas.

Lis ome portavon sus l'espalo de gourbinet de viéure que se balandelavon sus li tèsto dòu balans dis ensàrri au mitan de l'avé, e si fremo, darriè tirassant la droulaio, se despoustelavon pèr li segui. Li bouchouniero, en se vesènt de luen, se cridavon emé de — Hou! — Alor à se desgargamela. De fes dins la bramadisso, tau un cop de fouis, petavo uno galejado de bugadiero; e lou rire une vòuto cascadejavo tout à l'entour. Se desquihavo'mé li pèd li mouloun de bourdiho; la pòusso enaussado picavo au gavai, e li travaïadou, esquicha dins si vièsti, susavon coume de bèsti.

Uno farandoulo d'arlèri fendigué lou bourras; boufavons à se desalena dins de troumpihoun de bos, e lou bout de la veto foutavo li chato e li maire renarello. Enterin, li proumié parti, dòu prat passavon li porto.

## LETRO (1)

*Le Pradet, 17 août 1920.*

Cher Ami

Je suis allé voir Arra l'autre jour et il m'a fait lire la lettre que tu lui avais écrite. Tu as raison de t'y plaindre de ma paresse car je veux bien croire que dans ta pensée même tu ne vas pas jusqu'à m'accuser d'indifférence à ton égard. Pour t'adoucir un peu, je suis revenu de Toulon avec l'intention de te faire une jolie lettre. Péchère! ce ne sera pas pour aujourd'hui. Si j'avais voulu attendre d'être convenablement disposé, j'aurais pu laisser passer tous les jours d'août et tous ceux de septembre.

Si je me suis décidé aujourd'hui à te faire ces quelques lignes, c'est qu'un petit remords m'a pris de te laisser croire que je t'oubliais et puis ma mère vient de me faire une petite scène parce que je ne t'avais pas encore envoyé ta carte d'alimentation. C'est M. Escullier qui les avait distribuées le dernier jour, et j'avais pris la tienne en comptant te l'envoyer peu après. Mais j'ai beaucoup de bonnes intentions et beaucoup de paresse aussi. J'ai emporté également de Draguignan un galoubet avec le bout en ivoire blanc et qui était resté dans la bibliothèque. Je craignais qu'il ne fût pas en sûreté, là-bas. J'ai vu, avec plaisir, dans ta lettre, que tu étais allé faire un voyage dans ta montagne et que tu t'es un peu reposé. Moi, je ne te donne aucun conseil pour la préparation de ton examen d'octobre. Si je t'indiquais ma manière de travailler, je ne te ferais prendre que de mauvaises habitudes; d'ailleurs, ça t'inspirerait plutôt de la défiance..... Après ton départ de Draguignan, je me suis ennuyé encore quelques jours dans ce gros village, en compagnie de Panisse qui s'ennuyait avec moi.

Arra vient faire les vendanges au Pradet, chez nous. Nous coucherons tous les deux au grenier pendant une bonne semaine. Ça lui fait plaisir de venir; et moi je travaillerai plus volontiers en sa compagnie. Pourvu qu'il ne craigne pas trop le soleil de septembre!

Pourquoi n'as-tu pas voulu lire le *Lys rouge*? Tu es toujours le même: tu avais peur de n'y rien comprendre. Parbleu! Si tout le monde avait les mêmes scrupules que toi, J. Lemaître et A. France n'auraient pas compté d'aussi forts tirages. Tu as tort. Sans nul doute et en toi-même, tu dois bien en être convaincu. Moi, je m'occupe

aux travaux des champs, pour que mon esprit se repose. Est ce que l'esprit a besoin de se reposer? Il n'y a que les sciences et les maths qui puissent le fatiguer et je n'en ai plus fait depuis longtemps. Je me contente pour le moment de la poésie qui ressort de la campagne, mais je lis peu et je n'écris pas; D'ailleurs, il fait trop chaud.

(1) Que li bon coulègo que nous an autourisa à publica li letro seguènto atroubon aqui l'espressioun de nosto recounèissènço.

G. T.

*Le Pradet, le 15 août 1921.*

Mon Cher A...

Je ne sais si tu as eu le temps de remarquer, pendant les quelques années que nous avons vécues ensemble, que j'affectais quelquefois le fatalisme d'un disciple de Mahomet. Ce dernier, malgré son air de rêveur et d'idéaliste, devait être un homme fort pratique et cela se reconnaît à la façon dont il avait écarté tous les ennuis de la vie, laissant le soin de la conserver à Celui qui s'était permis de le créer et éloignant toute peine ou douleur par une résignation obstinée. Et il fit vraiment preuve de génie le jour où il s'avisait de substituer à sa volonté celle de Dieu et de rendre ce dernier responsable de la conduite des hommes. Ayant érigé en doctrine cette idée d'un grand homme, les mahométans peuvent vivre dans un état de grâce perpétuel et ignorer les tourments de la confession. Pour moi, je trouve que si la religion chrétienne accorde le parfait bonheur aux saints, elle accable de remords ceux qui pèchent par faiblesse d'âme; celle de l'illustre chamelier, moyennant un peu de sagesse, accorde indulgement, aux faibles comme aux forts, la paix du cœur et la satisfaction de soi. Aussi tu peux croire qu'après avoir invoqué Mahomet je répons à tes reproches avec la conscience légère:

— Il était écrit que tu aurais de mes nouvelles avant les pluies d'octobre mais pas avant le 15 août.

Mais je devrais te dire des choses un peu plus substantielles. Je suis content que tu aies l'occasion de prêcher à des lapins et des poules. Ce sont des écoliers dociles et qui croiront tout ce que tu voudras. Si je pouvais t'imaginer avec la barbe blanche, je te comparerais au bon Sylvestre Bonnard qui adressait ses confidences à son vieux chat Hamilcar, ou à Monsieur Bergeret qui disait à son chien Riquet en le délivrant:

— Ainsi l'enfant Comatas, qui soufflait dans sa flûte en gardant les chèvres de son maître, fut enfariné dans un coffre; il y fut nourri de miel par les abeilles des Muses; mais toi, Riquet, tu serais mort de faim dans cette malle, car tu n'es pas cher aux Muses immortelles. Parles-tu à tes bêtes des Muses immortelles? Si oui, on doit te prendre pour un fou — non pas les lapins qui, d'après La Fontaine, connaissent les Muses, mais les gens qui passent et qui t'entendent.

Je suis sur le point d'avoir convaincu mon père que je ne perds pas mon temps en lisant, qu'il n'est pas obligé de m'envoyer balayer l'écurie chaque fois que je prends un livre et qu'il n'est pas scandaleux de se réserver quatre ou cinq heures par jour pour lire et pour écrire. Aussi, je lis beaucoup. J'ai lu *Quo Vadis* en dernier lieu. Je relis volontiers *Le crime de Sylvestre Bonnard*; j'avais eu le tort de le lire à quatorze ans et je n'y avais rien compris; à présent, bien que certains passages demeurent encore obscurs pour moi, je vois de plus en plus combien ce livre est délicieux, et quand je serai vieux, s'il est écrit que je le devienne, j'y découvrirai encore des attraits. Ce n'est pas l'avis du mari de ma cousine (ils sont ici pour quelques jours) qui, malgré mes avertissements, s'est laissé séduire par le titre et a cru à quelque tragique aventure. Ayant lu trois pages des divagations du vieux bonhomme d'Anatole France, il m'a regardé avec une certaine suspicion; — et je le comprends. J'ai relu aussi *La Chèvre d'Or* de Paul Arène, *Sapho* de Daudet, *Madame Bovary*, *Salambô*, les œuvres de Racine, etc...

Je ne te parlerai pas de mon court séjour à Draguignan. J'y ai passé une semaine en compagnie de M. Broumt et de M. Herpe. Nous n'avions jamais été si copains, ce dernier et moi. Avant de partir, il m'a payé un bock d'adieu.

Je te fais parvenir *Mirèio* par un Gonfaronnais qui s'est exilé à Tourrettes et dont la femme connaît tes parents, paraît-il; il s'appelle Antonin Hormi et c'est un très brave homme. N'allant jamais à Toulon, j'ai fait prendre le livre par ma mère. J'aurais voulu t'envoyer l'édition courante (il y en a un exemplaire à la bibliothèque de l'école) qui est celle que je préfère. Mais on a donné à ma mère une imitation de l'édition de luxe sur papier vélin dont je ne soupçonnais pas l'existence. Le portrait qui figure sur la couverture est une petite horreur et je t'engage à recouvrir le livre afin que la physionomie du grand poète ne te devienne antipathique. A part cela le livre est joli. Il est broché car on n'en vend pas qui soient reliés (tu le relieras toi-même). Enfin tel qu'il est, je pense qu'il te plaira et je me permets de te l'offrir en souvenir de nos années d'études et en gage de mon amitié pour toi. Et puisque j'en ai daté l'offrande de Notre-Dame d'août, fasse Notre-Dame d'août que ce livre gagne peu à peu ton affection et que ton cœur s'ouvre généreusement à ce poème qui est celui de notre pays, de nos familles et de nous-mêmes.

Pour moi, j'aurai toujours le regret de n'avoir pas réussi à te faire aimer Mistral. Chaque fois que j'ai essayé, je t'ai trouvé l'esprit prévenu contre lui. Son provençal ne te plaît pas parce que ce n'est pas le tien. J'ai passé par là, moi aussi, mais j'ai su

vaincre mon aversion. Je reconnais qu'on est déçu lorsqu'on trouve dans *Mirèio* quelques-uns de nos mots les plus aimés affublés de sonorités bizarres et de consonnances inconnues. Quel dommage que notre *calèn* devienne un *calèu* dans *Fai lusi...*, que nos *abeio* ne puissent être poétisées que sous le nom d'*abiho*, et qu'un *pouant* à Trinquetaille soit appelé un *pont*. A présent que tous les termes inconnus, étranges, ressuscités, me sont devenus familiers dans les œuvres de Mistral et que je me suis résigné à ne plus désigner un *calèn* que par le mot *calèu*, je trouve que le parler du pays d'Arles, assez semblable au nôtre, est cependant plus affiné, plus harmonieux, plus musical et plus ferme. Nous disons: *moun bouan, pouadi, vouali, pouarto, nouastro*, etc... et il faut reconnaître que ces sons ont quelque chose de vulgaire, qu'ils sont mous et impurs et désagréables à l'oreille; il vaut mieux dire: *moun bon, pode, vole, porto, nostro*. En résumé, nous parlons un langage populaire et quelque peu rustique; la langue des Arlésiens est faite pour des aristocrates et des poètes comme l'italien de Florence. Tu seras de mon avis, je pense, quand tu liras certains passages de *Mirèio* pour la dixième fois. En attendant, n'exerce plus ta malice à relever les termes australiens qui ne figurent pas dans le dictionnaire de M. Garcin, ex-membre de plusieurs Sociétés savantes, car avec la plus grande candeur tu cherches des mots de ton invention et il y a des chances pour que tu ne les trouves pas. Où donc as-tu pris *li navans*? Serait-ce dans la chanson de la Coupe? *e l'enavans di fort*.

Tu as eu une excellente idée de me parler de ce dictionnaire et tu m'as fait un grand plaisir. Tu m'as signalé quelques mots intéressants: je ne les connaissais pas tous. Pour bacoun, je te renvoie au Roman de Renart:

*Ce fut une poi avant Noël  
Que l'en metoit bacons en sel...*

Bien que ma lettre soit assez longue, il faut que je t'éclaire en quelques mots sur la graphie de Mistral qui est différente des graphies employées par la plupart des auteurs de dictionnaires provençaux. Quand le u suit immédiatement une voyelle accentuée, il prend la valeur du son *ou*. De plus, Mistral, d'accord avec Roumanille, prit sur lui de modifier, en la simplifiant, l'orthographe provençale: — Enfin, pèr counfourma la parladuro escricho à la prounounciacioun generalo en Prouvènço, deciderian de supremi quauqui letro finalo o etimoulougico toumbado en desoubrañço, talo que l's dòu plurau, lou *t* di participe, l'*r* dis infinitiéu e li *ch* di quauqui mot coume *fach*, coume *liech* (Mémoires et récits). C'est ainsi que pour Mistral faire lei badaouts devient: faire li badau et c'est bien plus simple. D'ailleurs, en même temps que poète, Mistral était un philologue de valeur.

Je ne veux pas allonger ma lettre, tu la recevrais trop tard. J'ai dû la faire par morceaux, ayant été dérangé plusieurs fois. Aussi de crainte que tu ne calomnies le

service des P.T.T., je l'ai redatée à la fin.

Trotobas m'a invité à aller passer quelques jours chez lui à Porquerolles. Je n'y suis pas allé, fidèle à mes mœurs casanières. Comment irais-je à F..... qui est à l'autre bout du département? Je te remercie quand même de ta gracieuse invitation. Ecris-moi bientôt. Tu m'entretiendras un peu de tes lectures, quelles qu'elles soient et tu me feras part de tes réflexions. Je crois qu'éloignés des milieux intellectuels cet échange d'idées sera un excellent moyen de nous entretenir l'esprit.

Rappelle-moi au souvenir de ta famille et si M. Lambert est à F..... transmets-lui mes compliments.

Je te quitte en t'embrassant bien affectueusement.

*Le 20 août 1921.*

*Sanary, le 16 novembre 1921.*

MON CHER A...,

Es-tu encore dans un désarroi tel que tu ne puisses m'écrire? Pour moi, je commence à peine à voir clair autour de moi. Te voici en deux mots au courant de mes tribulations (ce sont, d'ailleurs, des détails assez peu intéressants) j'arrive à Sanary; pays, école, directeur, tout est charmant; un seul logement est libre; Albertini l'occupe avec sa femme (car il est marié); me voici en quête du vivre et du couvert; je trouve une excellente pension de famille à 250 fr. par mois (nourri, logé, etc.). Mon directeur me débrouille, me met au courant de tout, me donne force journaux et conseils. Le troisième jeudi tout est installé, nettoyé, prêt à marcher. Le lendemain, une brève missive de l'inspecteur d'Académie m'envoie à Six-Fours. Nouvelle panique, mais qui ne dure pas: je garde ma pension et fais le trajet Six-Fours — Sanary soir et matin (4 kilom.). J'avais 56 élèves à Sanary, j'en ai 54 à Six Fours; un directeur aussi chic. Cela ne va pas mal. Je fais le cours préparatoire et C. E. 1<sup>re</sup> année, ce qui me laisse des loisirs, le soir.

L'inspecteur d'Académie nous a dispersés aux quatre vents. J'ai appris, par Mme Marquand, la fille de M. Lambert, que tu n'avais pas rejoint ton poste volontiers. Je dois me faire une idée fautive de ces pays de montagne car il ne m'aurait pas déplu, sincèrement, d'y aller. J'aurais cru y trouver le calme, le pittoresque et la solitude que j'aime tant. Je n'y aurais point été en exil, mais dans une charmante retraite. Tu dois sourire et penser que j'ai de belles illusions.

Malheureusement oui! je m'aperçois que ma tête en était pleine. J'ai dû déjà en

abandonner un assez grand nombre, mais je l'ai fait avec regret et dans l'espoir de les reprendre un jour. Je retiens désespérément celles qui me restent, ayant horreur de devenir prosaïque. Je crains aussi que mon esprit ne s'encroûte car, malgré ses efforts, je perds chaque jour. Je lis et travaille tous les soirs jusqu'à onze heures. En ce moment je bûche Stendhal et Zola. Puis je vais attaquer Dante; j'ai aussi l'intention d'apprendre le latin. Je regrette énormément la 3<sup>me</sup> année. Je travaillais beaucoup et surtout beaucoup mieux.

Et toi, es-tu content de ce que tu fais? Je compte recevoir une assez longue lettre de toi. J'allongerais bien un peu plus la mienne, mais il est déjà 10 heures; j'ai sommeil et je ne me sens pas en verve. Je te souhaite une bonne nuit.

*Griesheim, le 15 juin 1922.*

Cher Ami,

Comment suis-je resté si longtemps sans t'écrire? Il faut que le temps m'ait joué ce mauvais tour. Il est vrai que j'avais commencé une lettre vingt-six jours après le jour de l'an pour te souhaiter une bonne année. Je n'étais pas trop en retard; mais je n'ai jamais achevé la deuxième page. La même chose s'est reproduite à la fin mars; je voulais t'apprendre que j'étais bon, au conseil. Je savais par Valente qu'on t'avait pris également. Je m'en veux d'avoir été si négligent car je t'ai ainsi autorisé à écrire que notre bonne amitié s'en allait. Ne le crois pas. Nous sommes séparés pour de longues années peut-être, mais je pense te retrouver comme je t'ai quitté. Aurais-tu moins de confiance en moi?.....

.....

..... Je t'avouerai que je suis parti volontiers.....

..... Pour moi, ne crois pas que je sois triste. Je ne suis qu'avec des Provençaux. Nous chantons et nous causons en provençal. Nous formons déjà un petit club félibréen. Cela t'étonne-t-il? J'ai la satisfaction de pouvoir lire quelques pages de Baudelaire. Au Foyer du soldat je viens quelquefois feuilleter des partitions d'opéra. Quel bonheur! Enfin, j'ai trouvé quelques bons copains suffisamment instruits pour que nous puissions échanger quelques réflexions sur des sujets qui me sont chers...

..... Je regrette bien les six mois passés dans ma classe à Sanary. J'étais, je m'en aperçois à présent, le plus heureux du monde. J'ai été peiné de quitter mes petits élèves qui m'aimaient déjà et auxquels je m'étais attaché.

*Griesheim, lou 20 de jun 1922.*

MOUSSU E CAR MÈSTRE,

Vous demandas bessai se siéu encaro d'aquest mounde! Tranquilisas-vous, n'en siéu encaro. Ai soulamen un pau chanja d'èr. M'an manda, pèr me faire vèire de païs, à 1.500 kiloumètre de nosto bello Prouvènço, en Alemagno, à Wiesbaden. Es uno poulido vilo d'aigo que se pòu coumpara à Niço. Siéu dins un regimen de tiraiaire argerin. Porte la chéchia roujo dis enfant de Mahoumet. M'atrobe pas trop mau; sian dins de barraco en plancho, forço proprio. Mai pèr lou service nous boulegon mai que dins li regimen de Franço. Aven pa'n moumen e la provo n'ès que despièi lou 10 de mai, jour de ma partènço, aviéu pa'ncaro poussu vous escriéure. Es pèr lèu agué fini nosto estrucioun que nous fan trima'nsin. Nous an mena dins un immense camp à 40 kiloumètre de Wiesbaden. Es aqui que nous fan escouba, vira, revira e courre tout lou jour. Dins un mes o dous sara tout acaba. Alor, anaren dins nosti coumpagnié e parèis qu'aqui sarén tranquile coumo de Diéu, Sara pas trop lèu.

Vous vaqui rensigna sus ma nouvello vido. Parlen un pau de felibrige. Sian eici entre Prouvènçau. S'es meme atrouba un jouine felibre coume iéu. Eici que se pòu faire? Parlan prouvènçau tant que pouden e dins li marcho cantan prouvènçau tant que n'aven. I'a rèn que nous deslasse mai, quand coumençan à tirassa li pèd, que d'entouna la Marcho di Rèi o de jouga'no farandoulo. Car ai adu moun galoubet. Tèn tant pau de plaço e peso pas gaire. Se vesias l'efèt que fai quand n'entrigne — Cadun se redreisso; douno envejo de sauta — Dins la chambro jogue de fes Magali e tout lou mounde canto e se vèi bèn, à la malancounié dis iue fissa au liuen, que cadun sounjo à la Prouvènço. Acò aussi es un peu de felibrige.

Aven agu vuei lou buletin de dono Mistral. Ai vist un pau tout ço que se passo. A l'èr de bèn marcha. Ai apres tambèn que lou baile Jouveau èro esta nouma capoulié en remplaçamen dòu doutour Fallen. Ié sias pa'na à Cano. Iéu ère ana, au mes de mars, emé li tambourinaire, à la fèsto prouvènçalo dounado à Vènço. M'ère acoumpagna emé M. Fontan; passerian meme uno niue ensèn dins un oustau de fourtuno, car nous avièn pas trop bèn louja.

Manqués pas de me douna loungamen de vosti novo emé d'aqueli de vosto famiho e de me parla tambèn de voste travai sus li danso prouvènçalo. Que se passo de nòu à Draguignan. Es que se canto toujours Bèu-Souléu à l'escolo nourmalo. Crese bèn que noun. E meste Paulet, que devèn! e meste Vaillant. Dounas-ié bèn moun bonjour.

Vòsti pichot enfant Devon se faire grandet. Auriéu bèn de plesi à li revèire. M'oublidès pas proche de M. et Mmo Pelissier.

Acabe en souvetant que ma letro vous atrobe toujours bèn pourtant e en vous mandan mi sentimen li plus courau.

*Wiesbaden, lou 4 de desèmbre 1922.*

Moussu e Car Mèstre,

M'atrobe de novo dins aquéu mau-gracious païs de nèblo, monte l'umide toumbo de longo e monte vilo e campèstre s'esvalisson dins lou tubet. Gelo lou matin, de fes plòu, de fes nèvo e lou souléu se lèvo pas touti li jour; li gènt d'eici an uno caro fèro e triste e lis oustau tambèn, emé sa tencho sournò, vous an un èr serious! M'arribo de cerca entre li nive que barrulon quauquis entrevisto de cèu blueijant, mai vese jamai rèn qu'un cèu gris emé la sago que se tirasso. Tout acò vous rende galoi, coume pensas. Pamèns l'endré me desagrado pas e me siéu arrenja pèr ié viéure à pau près countènt. D'abord, me siéu entrauca dins un burèu e ma journado finido, quand touto la clico di grossi tèsto s'es enanado, fau ma vihado soulet et tant que me plais. Ai croumpa pas mau de libré mé de musico pèr me tira de languisoun. Ai poussu reprendre un pau mis estudi e mé l'ié siéu meme tant enfusca qu'ai resta jusqu'aro senso vous escriéure.

Es pas faute, certo, d'agué sounja à vous. Mai coumo vous adreissave que de pensado e gaire de letro, erias en dre de vous plagne. Pèr iéu, ai agu de vosti novo pèr ma sorre que me parlo de vautre touti li fes que m'escriéu e m'a counta touti li bono maniero que i'avès fa. L'aviéu pas visto emé plesi intra dins aquelo gàbi d'escolo. Mai sabiéu qu'èro pas souleto e me siéu pas troumpa sus voste bon cor. Crègne soulamen qu'ague abusa de vosto bountà e que vous ague douna trop de derensjamen. Vous prègue de bèn remercia de ma part Mmo e M. Pélissier, e de ié dire de quant siéu touca de sis atencioun, e à vous tambèn vous mande moun plus grand gramaci.

Moun car Moussu Pélissier, amariéu bèn miès èstre encaro estudiant dins la vièio vilo dòu Dragoun e escala, lou dijòu o lou dimanche, de-vers voste poulit oustalet. M'agradavo que noun sai de m'endraia sus aquelo routo de Grasso e de vèire, à mesuro que mountave, la grando plano s'espandi jusqu'i Mauro, e poudès crèire que li moumen qu'ai passa à m'entreteni'mé vous, soute vostis òulivié, di causo felibrenco, restaran mi meior souveni de jouinesso. Mai de dous an adejà se soun passa despièi l'après-dina que moun coulègo Trotobas me mené faire vosto counaissènço. Despièi ai fa quauque camin, mai à l'epoco, lou dardai dis idèio

félibrenco tout bèu just pounchejavo dins moun esperit. Lou long de la routo, emé Trotobas, que fugué toujours pouèto dins l'amo e Prouvènçau de cor, se recitavian de vers. Arriberian ansin souto la ribo de voste bèn; touti li paraulo qu'avian dicho fasièn encaro à nosto auriho soun brut cantadis. Un moumen après nous parlavias, la caro douçamen ispirado e lis iue beluguejant d'estrambord, de vosti joio de felibre; nous countavias em'amour la bèuta de la Prouvènço e de sa lengo, nous ensignavias coume ès que déu èstre amado e cantado. Souto vosto man estendudo, tout lou campèstre davalavo de souco en souco, pièi s'aplanavo, e li coulet, eilalin, aubouravon l'esquino, un darriè l'autre, enjusqu'i serro ennivoulido dins la lunchour. L'escandihado avié penja dins l'estendudo soun tubet trelusènt. Vous escoutavian ravi, tout enchuscla de lus e de pouësio, e iéu, gounfle d'esperanço, sentiéu ma tèsto que lourdejavo coume d'un cop de souléu.

Me siéu repassa tout acò en entrinan ma letro e l'idèio m'es vengudo que vous fariéu plesi en boustigant aqueli souvenirènço.

E aro leisse courre li jour; li mes passaran proun lèu e sounje que 'moun service acaba, m'entournerai e que sara grand tèms d'entamena quicon.

Sus la fin de ma permissioun, veguère à Touloun Meste Reynier; charrerian uno vòuto. Me demandé de vous. L'aviè gaire que vous aviéu vist, e i'é diguère qu'empuravias toujours, de tèms en tèms, lou fiò dins voste pichot fougau.

Mai se fai tard. Vau vous dire adessias. Se li vesès quauqui fes, dounas moun bonjour à M. Paulet em'à Moussu Vaillant e tambèn, rapelas-me au souveni de MM. Escullier e Mondet, e M. Liautaud, se sias toujours vesin.

Vous mande milo coumplimen pèr Mmo e M. Péliissier en li remerciant encaro un cop pèr soun amableta.

Sarai mai qu'urous de reçaupre de vosti novo. Pèr iéu, vous escriéurai mai dins gaire de tèms. Fès uno caresso is enfant.

*Lou Pradet, lou 7 de jun 1923.*

Moussu e Car Mèstre,

Siéu pièi vengu en permissioun pèr uno vinteno de jour. Siéu eici despièi dissato e jusqu'aro ai gaire fa que me pausa de moun long viage e refaire couneissènço emé mi libre.

Ai trop pau de tèms pèr pousqué, coume l'autre cop, vous ana rèndre à Draguignan uno pichoto vesito. Ma sorre vèn d'escriéure à Mmo e M. Péliissier pèr ié dire de veni passa quauqui jour 'mé nautre. E iéu, à moun tour, vous counvide à veni vèire

se moun païs es agradiéu. Parèis que, quand vous 'n avièn parla, avias afourti que vous sentias plus gaire de faire aquéu viage. Mai iéu crese bèn que si, e que vous farié plesi d'ana revèire, pèr la memo oucasioun, vostis ami de Touloun. Pèr iéu, sariéu mai que countènt que vous decidessias à 'n pau veni apereici e moun paire, qu'ause toujours parla de vous, sariè 'ncanta de faire vosto couneissènço.

Pènsè que Mmo e M. Péliissier se rendrant à l'envitacioun que i'a manda ma sorre et que ié renouveau, iéu, eici. E se alors vous countriaravo de veni toutis ensèn en lèissant l'oustau soulet, pourrias vous arrenja, à voste grat, de veni avant o apres eli. Siéu eici jusqu'au 20 de jun.

Es bèn entendu, e devriéu meme pas vous lou dire, que vous retendrian quauqui jour. Pense reçaupre bèn lèu de vosti bono novo e que me dirès que vous sentès proun gaiard pèr veni nous regela quauque tèms de vosto coumpagnié.

Bèn de causo de ma part e d'aquelo de mi parènt à Mmo e M. Péliissier. Ma maire, ma sorre e iéu tambèn, vous pregan d'embrassa vosti pichot enfant. A moun arribado, n'ai revist emé plesi li caro graciouso sus la foutougrafio que nous manderias. E trobe que pèr vous poudias pas èstre miés pres.

M'avias di que Trotobas se trovavo à Draguignan. Es que l'es encaro? E lis amour de Misè Coutau lis avès fa jouga? Se Trotobas a tengu proumesso, a degu vous faire un soufflaire de proumiero marco. Sarias bèn amable de l'ié douna moun bonjour.

Espre emé despaciènci vosto responso e vous pregue de reçaupre mi sentimen li plus courau.

*Campagno Tiran.*

*Lou Brusç, lou proumié de l'an 1924.*

Moussu e Car Mèstre,

Ai davans iéu la letro qu'escriverias à ma sorre lou mes de novèmbre passa. Avès bèn resoun de vous plagne de iéu e recounèisse que ma negligènci fai souvènt tort à mi bon sentimen. Pamens, vous auriéu fa saupre ma revengudo d'Alemagno s'uno mau-parado, coume n'arribo toujours, m'aviè pas fa remanda d'un jour à l'autre de vous escriéure. Fau vous dire qu'ai mau acaba moun service. Ai fa lou darrié mes, qu'èro aquéu d'òutobre, à l'espitau em'uno pichoto peremounié que, gràci à Diéu, fugué ni trop longo ni trop marrido. I proumie jour de novèmbre, aqueli de la classo coumenceron de s'enana. Poudiéu plus me senti eilamount e, sus ma

demando, tout-bèu-just gari, me bandigueron. Arriba en Prouvènço, moun poste d'istitutour m'esperavo adeja. Me pausère jusqu'à la fin de la semana, pièi, anère faire l'escolo à Souliès mounte m'avièn plaça. Viage, San-Michèu, reviro-meinage, courre d'un caire'mé de l'autre, s'ourganisa, èro bessai un pau trop pèr quaucun que sourtiè de malautié. Em'acò lou marri tèms descontinuo pas. Tambèn, mau-grat que ma peremounié aguesse dispareigu, ai toumba dins uno granda feblesso. M'a faugu demanda coungiet, siéu vengu me pausa au Brusç, 'mé mi parènt, lou 7 de desèmbre. Reprendrai que lou 15 de janvié, se me sente miés.

Quand ma maire escrivé à Mmo Péliissier, ié counté pas tout acò; cresiè que ma letro vous arribesse tout-d'un-tèms après la siéuno. Aro que vous dirai; me porte pas mau, manje e dorme bèn, mai sènte qu'ai besoun de reprende de forço. Fasian marrido vido en Alemagno!

Sounje souvènt, coume vous, au pres-fa qu'avès entre-pres. Sarié un grand plasi pèr iéu d'ana vous revèire e, pèr la memo oucasioun, de vous douna un cop de man pèr lou mena à bono fin. Pèr aro, siéu panca proun remes, mai d'eici à Pasco, fau crèire qu'anara miés e, enterin, s'escriren mai. Pense que vosto fatigo d'après li fèsto a pas trop dura e qu'avès bèn repres.

Ère justamen à l'espitau quand aqueli fèsto se faguéron. Sachènt la part que devias ié prendre, me faguère manda li journau pèr ma maire e ié legère emé granda joio li comte rendu mounte dounavon vosti dicho emé li belli causo que s'èron facho. Avès agu une flamo idèio d'òunoura la memòri d'aquéu tambourinaire incomparable que fugué Tistet. Tèni de vous soun istòri, e tout moun regrèt es de pas agué poussu m'associa à l'òumage que ié rendias.

Ai reçaupu, despièi, lou journau, lou prougramo emé la Cansoun de la Coupo qu'aguerias la bounta de me manda. Vous n'en gramaciéu pèr lou plasi que m'avès fa.

Aro que siéu de retour e que s'alongo davans iéu uno bello tiero d'annado, sounje qu'es tèms de se metre à l'obro e sariéu en trin sènso aquèu malan que m'entrepacho. Ai plus vist degun di sòci de Touloun. Nosti bon Targaire fan coume touti lis an, si counferenci, sis acampado, etc.

Tout acò es bèn bèu, mai franc de resta, à Touloun meme, se ié pòu gaire ana. E pièi se me fasiéu mai vèire, tèsto aqui me voudrièn metre de soun Escolo... Mai iéu, sabès, siéu pas pressa... Quand anarai vous vèire vous n'en dirai li resoun. Me rèsto plus qu'à vous souveta la bono annado, ço qu'auriéu degu faire tout d'ahord. Adounc, que l'an novèu vous mantèngue en bono santa e vous doune proun de voio pèr acaba vosto obro. E, que vosti pichot enfant, emé lou chale de soun age, entretèngon la joio alentour de vous.

Apounde à n'aqueli vot aqueli de mi parènt. Ma sorre a deja escri à Mmo Péliissier. Tène pamèns à présenta à Mmo e M. Péliissier mi souvèt de bono annado. E pèr lis enfant, aro que se fan grandet, ié desire de tout moun cor que prengon goust à

l'estùdi: es lou plus grand bèn que ague jamai couneigu.

Manquès pas de me douna lèu-lèu de vosti bono novo.

S'avès toujour Messiés Mondet e Liautaud pèr vesin vous sariéu recouneissènt d'ié transmetre mi salutacioun, e tambèn à M. Escullier, e d'ié faire de coumplimen de ma part.

Vous quite, car Moussu Pélissier, en vous asseurant de mi sentimen respetous e li plu courau.

*Le Brusç, le 12 janvier 1924.*

Mon Cher ami,

Je vais te donner de mes nouvelles à grands traits, sans quoi je n'en finirais pas. Je reçus en novembre ta lettre venant du C. R. I. R. P. et accompagnée de la lettre collective: Trotobas, Valente, Guidon, Guerrini. Grosse et agréable surprise! J'ai eu le tort de ne pas répondre tout de suite; n'insistons pas. A Wiesbaden, concert classique et théâtre tous les soirs. Je fais connaissance avec les opéras de Wagner, Weber, etc., etc.: très intéressant. En janvier 1923, nous allons passer une semaine à Worms, avec la pluie, la neige, le froid, un temps du diable. Puis l'hiver s'écoule sans incident. J'ai l'occasion d'aller bader durant un jour entier à la cathédrale de Strasbourg. En juillet et août, stage au C. R. I. R. P. Nous sommes dans une île du Rhin, entre Mayence et Wiesbaden. J'y fais un très agréable séjour. En septembre, la nourriture devenant écœurante, je m'affaiblis sans m'en douter. Cela me vaut une pleurésie au début d'octobre, peu grave, fort heureusement. J'entre en convalescence dix jours après, et c'est de l'hôpital que j'assiste au départ de mes camarades. A peu près remis, j'obtiens qu'on me libère le 7. J'arrive au Pradet et vais m'installer à Solliès le 12. Le docteur que je vais voir m'assure de ma complète guérison. Voyages, déménagements, mauvais temps, C. A. P., reprise du travail avec peut-être trop d'ardeur, je me surmène si bien qu'on m'ordonne du repos. Je suis donc en congé depuis le 7 décembre jusqu'au 15 janvier.

Te voilà renseigné. A présent il faut que je te dise où je suis. Mes parents sont venus, tout dernièrement, habiter le hameau du Brusç. Qu'es acò? c'est le pays rêvé. Tu ne trouveras le Brusç sur aucune carte; aussi t'ai-je fait un croquis. Il n'y a ici ni fontaines, ni électricité, ni hôtel de ville, ni boucher, ni coiffeur, ni bureau de poste, rien, sauf des maisons de pêcheurs et des villas.

Nous habitons, hors du pays et vers la haute mer, une propriété (un jardin au milieu des pins) pompeusement dénommée Cottage Sylvestre. Nous y avons le mistral de première main, une vue superbe sur la côte (Sanary, Bandol, La Ciotat) et sur la haute mer; devant la maison, une grande étendue d'eau n'atteignant nulle part 1m 50 de profondeur (en pointillé sur le croquis). Je suis tout le jour à me promener sur les rochers où je fais quelquefois des rencontres singulières; l'autre matin, j'eus l'occasion de capturer, dans un trou d'eau où la mer l'avait envoyé, un jeune espadon vivant qui, fort heureusement, n'allait pas au-dessus de 2 kg. S'il eût atteint son poids normal, 150 kg., il m'eut livré, sur les rochers, une furieuse bataille. L'après-dîner, j'eus affaire à un poulpe. En temps ordinaire, je pêche des arapèdes, des favouilles et des oursins. Je t'invite pour cet été, mais je te réécrirai pour t'indiquer les trains, trams, bateaux, etc. qu'il te faudra prendre pour parvenir jusqu'ici.

Me voilà situé dans le temps et dans l'espace. Parlons d'autre chose. Les journaux m'ont appris que tu avais été chargé du cours préparatoire à l'école primaire supérieure. Te voilà de nouveau mêlé à la vie de cette brave école. Pour moi, je n'y pourrais vivre sans nostalgie, car aujourd'hui les mauvais moments sont oubliés et les bons souvenirs seuls demeurent.

Je suis fâché de ce que tu me dis. Oses-tu bien prendre cet air désabusé et faire figure de vieillard à vingt ans! Il faut croire que l'atmosphère de L... n'est pas riche en idées gaies. Je me souviens d'une époque où, en troisième année, tu broyais déjà du noir, effroyablement. C'était à l'occasion des examens. Si j'ai bonne mémoire je te secouai d'importance. Que je le referais volontiers si j'étais près de toi! Tu as bien tort de croire que rien ne peut t'intéresser. As-tu essayé seulement de t'intéresser à quelque chose? As-tu épuisé les ressources de la lecture?

Je crois qu'il ne te faudrait que le courage de te remuer un peu. Quant à la possibilité d'être plus heureux ailleurs que dans l'enseignement, n'y songe pas. Si tu ne trouves pas en toi-même les éléments nécessaires à ton bonheur, en vain tu le chercheras ailleurs. Même si j'étais sans passion, comme tu dis, l'idée d'enseigner durant trente ans ne m'attristerait pas. Ce seraient tout de même trente ans de vie intense. Tu es ingrat pour l'enfance; en as-tu oublié les charmes au point de penser avec dégoût qu'auprès d'elle tu mourrais d'ennui durant trente ans?

En 2<sup>me</sup> année d'école normale, je songeais parfois à quitter l'enseignement. Quand je fus passé à l'école annexe, et sentis que cela ne m'était plus possible. A présent ce serait pour moi une disgrâce. Les problèmes d'éducation m'intéressent autant que les lettres provençales. Il serait bien long de t'en exposer les raisons. Je te dirai seulement:

— Ces temps sont tristes, le spectacle de la vie écœure les braves gens. J'aime les vieux qui, aux approches de la mort, reprennent un air bonhomme et franc. J'aime

davantage les enfants parce qu'ils ne savent rien dissimuler et qu'ils sont capables d'élan généreux. Seuls ils peuvent donner, à qui sait y puiser, les richesses du cœur. Et sans ce jeu intime et délicat du sentiment qui me lie à eux, je trouverais encore du plaisir dans le commerce de leur esprit. Et puis quel champ d'études pour un observateur!

En dehors de cela, je suis encore assez occupé pour que le temps me manque toujours. J'en passe les trois quarts à penser, à réfléchir, méditer, rêver, imaginer, etc... Je voudrais lire beaucoup plus que je ne le fais, faire de la musique, de la peinture, apprendre le latin, écrire, etc... L'autre jour, je suis allé fourrer mon nez dans les archives de Six-Fours. Que c'est intéressant! Il y aurait de quoi s'occuper tout l'hiver. Mais il faudrait du temps. Comment peux-tu ne rien trouver à faire?

XXXXXXXXXX

## TROS DE LETRO

Je suis allé passer les journées de dimanche et lundi à Wiesbaden à l'occasion de la fête du régiment. Je dois cette promenade à ce cher galoubet: je devais jouer un morceau sur la scène. Quelques camarades m'accompagnaient, les uns à titre de chanteurs, les autres de diseurs, comiques, etc... Puis, le programme étant déjà chargé, on n'a pas eu besoin de notre concours et nous avons eu deux pleines journées à passer à Wiesbaden. Dimanche j'ai parcouru la ville. Les rues y sont fort belles. Elles sont largement ombragées. Les façades en briques étonnent par leur propreté. Chaque maison a devant elle son petit jardin serré dans sa grille. Des lilas, des glycines montent jusqu'aux fenêtres, puis retombent et s'accrochent aux balcons. Mais c'est tout. Il n'y a pas dans la ville un monument, un palais ou une statue qui soit à voir. Les Allemands ne sont pas artistes en architecture. Ils font des choses solides mais rien de beau. Les toits sont hérissés d'obélisques, de statues, de constructions gothiques en forme de choux écrasés ou renflés. Toutes les bâtisses sont peinturlurées avec du bleu et des filets dorés. C'est très beau sur les cartes postales, mais ça ne vaut rien sur la pierre. La cathédrale est couleur chocolat. J'ai visité une église; je n'y ai pas vu un beau tableau. Les vitraux ont des couleurs criardes. Les Allemands manquent de goût.

Je suis allé me promener dans le Néruberg (Montagne du Néron). Il y a une chapelle russe que j'ai visitée. Elle domine la villa et toute la plaine au-delà. C'est beau; j'ai rarement vu autant de verdure qu'ici. Les arbres sont très hauts; les massifs, profonds. Au-dessous l'herbe est haute. Je ne connais que les Maures qui m'aient procuré cette impression de fraîcheur et de bien-être.

*Griesheim, le 30 mai 1922.*

En somme, si les caporaux nous laissent un peu la paix, le service ne me déplairait pas trop. Il est très agréable de partir le matin en chantant et d'aller dans les bois en éclaireurs. On suppose l'ennemi devant soi. On se met à genoux derrière les arbres et on profite de ces petites haltes pour cueillir de minuscules fraises des bois, fort savoureuses!

*Griesheim, le 29 juin 1922.*

Je ne me trouve pas mal au régiment, mais c'est tout de même un rude métier dans le 23<sup>me</sup> tirailleurs. Pour moi je dois à de nombreuses lectures et à mon optimisme de me contenter en tout lieu de mon sort.

*Griesheim, le 2 juillet 1922.*

Nous avons traversé de magnifiques forêts, avec de hautes fougères et je croyais être sous les châtaigniers des Maures.

Ce matin en me levant je suis parti avec mon ballot de linge sale à la recherche d'un lavadou comme lorsque nous partions avec maman et qu'il fallait remonter la rivière depuis le pont de Carpail jusqu'au château des Maures.

*Griesheim, le 2 juillet 1922.*

Il me tarde d'aller quelque temps oublier le régiment auprès des miens. Non pas que

je me trouve mal... Mais la vie militaire commence à manquer d'intérêt pour moi. Les exercices que nous faisons commencent à devenir monotones. De plus on se sent loin de toute affection. Les livres me manquent aussi. Moi qui lisais tant!

*Griesheim, le 31 juillet 1922.*

Nous sommes allés jusqu'aux bords du Rhin.

Le fleuve nous est apparu brusquement, roulant dans un lit très large ses eaux puissantes et silencieuses. Des îles nous masquaient l'autre rive, mais au delà des coteaux s'élevaient, dominés par quelque vieux burg démantelé. Nous nous sommes rangés sur la chaussée comme pour une revue, baïonnette au canon.

— Songez, nous a dit le lieutenant, à vos aînés qui sont morts pour que vous veniez sur le Rhin. Présentez armes! Et nous avons présenté les armes devant ce fleuve majestueux qui depuis des siècles assiste aux luttes sanglantes des hommes.

*Griesheim, le 25 août 1922.*

Mais j'aimerais bien mieux entendre chanter les rossignols de notre colline. Je peux jouer du galoubet; il m'arrive de faire danser les autres qui en sont très contents.

*Wiesbaden, le 7 novembre 1922.*

Tu dois aller à la promenade le jeudi. Par les après-midi ensoleillées tu ne manqueras pas de trouver les routes de Grasse ou de Montferrat très agréables. Il est vrai qu'on ne les voit pas du même œil lorsqu'on n'y est pas libre. Si tu aperçois les flancs du Malmont, tu y remarqueras des boqueteaux de chênes roures qui prennent avec l'automne des teintes magnifiques. Je me souviens qu'il y a deux ans je ne me lassais point de les regarder...

*Wiesbaden, le 9 novembre 1922.*

# POUËSIO

## SETÈMBRE (1)

Frountignan, tibourin, clareto, pisso-vin,  
Si rancougnant souto la pampo que verdejo  
Coumo s'avièn grand pòu dòu souléu que dardejo,  
Bevon dins lou tubet l'eigagno dòu matin.

Vesès lei bellei gran! Vesès lei bèu rasin  
Brave ome! pèr forço que t'en saune l'abejo,  
Dins la gaiifo d'or, lou jus muscat perlejo;  
Pourras turta lou vèire emé lou grand Tounin.

Tout l'ivèr 'mé lou fre, quand lou mistrau boufavo  
E que dins toun gara la caliandro cantavo,  
A baudre, dins lei souco, as mes mai d'un verdau.

Diéu ti lèisse endumia emé lei souleiado!  
E que se dins la plano un jour peto l'uiiau  
Deja la coupo ei man festen lei bouteiado.

*Dòu 7 au 8 de mars 1919.*

*Revist e courreja dòu 17 au 24 de mars 1919.*

(1) Dialecte varois.

## LA CANSOUN D'UN BÒUMIAN IS ESTELLO (1)

### I

#### *Sèt ouro*

Ame m'estravaia sus la pouncho de l'aubo  
Souto l'arco, lou pont, lou pourtegue vousta,  
Qu'à jour-fali dòu vespre ai pres pèr m'assousta,  
E mounte lou soulèu, montant darrié lis aubo,

Me destrauco amaga, la tèsto dins ma raubo.  
Ah! que fai bon dourmi, e que me vai cousta  
De leissa lou païé qu'a maca mi cousta.  
Tant lèu! Mai d'un souspir emé lou vènt se raubo.

Daut! pamens, que me fau, vuei, acampa la set,  
E se vole à miejour d'un litre faire fiero,  
Proun courrejoun me faudra vèndre, e quant d'aïet.

Pèr ana barrula tout lou long di carriero,  
Daut! Bòumian, 'cò's mestié que noun gausi li det,  
Ni la lengo; anen, daut! e s'espoussen li niero!

*Lou 24 d'òutobre 1919.*

(1) Dialecte rhodanien.

## LA MORT DÒU BÒUMIAN

### II

Treva di four de caus, oundro sus li camin,  
Fin qu'à soun darrié jour, eterne barrulaire,  
Camalé sa misèri e viré de tout caire,  
Sa saco sus l'esquino, e sus soun bastoun, clin.

Quand agué tirassa proun de penasso ansin,  
Un jour s'atrobé las'n'escalán soun calvaire  
E vougué enfin dourmi, se contentant de gaire,  
Sa saco pèr mantèu, soun bastoun pèr couissin.

Ero devers lou tèms que s'adraion li mage,  
Lis uei sus l'estelan. Mai plouravo lou cèu...  
Avièn li floucounet cessa soun badinage.

Lou bòmian èro las... s'esvalé sus la nèu,  
E dins aquéu flourié s'amagué pèr lou viage,  
Soun bastoun pèr couissin, sa saco pèr mantèu.

*Draguignan, lou 20 d'òutobre 1920,  
lou bèu jour de Sant Gaspard.*

## **LIS ESQUIRÒU DE FONTFREJO**

De soun darrié rai blu espouscant li messugo  
La luno trecoulo au tremount,  
Fai peteja'no tirassado de belugo  
Is espino dis eirissoun.

Di castagnié ramu l'auro beis la dentello;  
Frissounejon li pinatèu;  
L'aubo fresco se levo amoussant lis estello  
Que richounejon dins lou cèu.

Lou riéu souto la ramo en cascant dins sa curso  
Fai trelusi l'aigo di mount.  
Fontfrejo dourme'ncaro à la cansoun di sourso  
Au dous murmur de soun valoun.

Dins li suve, eilavau, palisson li calanco;  
La draio trauco l'espinas;  
Li ro dintre li tousco fan de gibo blanco.  
I'a gos de brut dins lou bouscas.

## GRAMACI

AMI SOUSCRIVÈIRE, CAR COULÈGO, CAR FELIBRE

Nous veici au terme d'aquéu trop court libroun: obro d'amistanço e de fe patrialo. Encaro tout esmougu de voste enavans generous, de voste esperit de souldarita e de freïresso, vous disén: Gramaci, gramaci pèr aquèu qu'es plus, gramaci pèr nautre, e se permtèn de fourmula aquèu vot: Que vost'amo s'embaume au sant alen de l'amo d'Albin.

Se fasèn un devé d'adreïssa touto nosto recounèissènço a la famiho Queirard pèr l'autourisacioun que a bèn vougu nous baïa de rèndre un òmage publi à la memòri de soun car enfant.

## SUS LA LAUSO

Sus ta lauso li plour se soun chanja'n belu!  
Mai qu s'entrevara mounte es la pèiro antico  
Bèn que clame toun noum dins l'errour angelico,  
Vers lou rèire souléu, simbèu de toun trelus?

Se soun dubert tis iue e se plegaran plus.  
Amudì pregarai' questo niue proufético  
Pèr vèire s'enaura, en vouladis cantico,  
Nòsti raive bessoun, au mounde bastard, clus.

Ount soun li dous cavau qu'escaladon li nivo,  
Couble fraire de l'esperanço renadivo  
Que s'alando plus aut que li planeto d'or?

Debaussa, front maca e bouco ensaunousido,  
Sus l'autar amoussa, proche d'aquèu que dor,  
Porge i diéu de doulour uno liro gausido.

Gabrié Trotobas.

© CIEL d'Oc – Jun 2011